# ŒUVRES
## PHILOSOPHIQUES
## DE
# M. D. HUME.
## TOME QUATRIEME.

Gal 877 f

# ŒUVRES

## PHILOSOPHIQUES

DE

# M. D. HUME,

*TRADUITES DE L'ANGLOIS.*

TOME QUATRIEME,

*CONTENANT*

Les Diſſertations ſur les Paſſions, ſur la Tragédie & ſur la Regle du goût.

NOUVELLE ÉDITION.

A LONDRES,

1788.

MVSEVM
BRITAN
NICVM

# RÉFLEXIONS
## SUR LES
# PASSIONS.

## I.

1. Il y a des objets, qui en vertu de la conſtitution primitive de nos organes, produiſent immédiatement une ſenſation agréable: ces objets ſont appellés des BIENS: il y en a qui excitent immédiatement une ſenſation déſagréable: on les nomme des MAUX. La chaleur tempérée eſt une ſenſation agréable, & par conſéquent un bien; la chaleur exceſſive eſt une ſenſation déſagréable, & par conſéquent un mal.

Il y a d'autres objets qui nous cauſent du plaiſir ou de la peine, & ſont des *biens* ou des *maux* pour nous, en tant qu'ils ſont conformes ou contraires à nos paſſions. Le malheur qui arrive à nos ennemis eſt un bien pour nous, parce qu'il contente le deſir que nous avions d'être vengés d'eux ; la maladie d'un ami eſt un mal, parce qu'étant contraire aux vœux que nous formons pour lui, elle nous cauſe de la peine.

2. Les biens & les maux nous affectent différemment, & font naître différentes paſſions, ſelon le point de vue ſous lequel on les enviſage.

Lorſqu'un bien eſt certain, ou fort probable, il produit la JOIE ; le mal qui ſe trouve dans le même cas, excite la TRISTESSE, ou le CHAGRIN.

Lorſqu'un bien ou un mal eſt incertain, il fait naître la CRAINTE ou l'ESPÉRANCE, l'une & l'autre en proportion du degré d'incertitude.

Le DESIR naît d'un bien, & l'AVERSION d'un mal, conſidérés ſimplement comme tels. La VOLONTÉ agit toutes les fois que l'on

peut ſe procurer la préſence d'un bien, ou l'abſence d'un mal, par un mouvement du corps, ou par une opération de l'eſprit.

3. De toutes les paſſions, je ne vois que l'*eſpérance* & la *crainte* qui puiſſent donner lieu à des réflexions intéreſſantes : ces paſſions ſont mixtes, elles découlent de la probabilité du bien & du mal : & c'eſt à ce titre qu'elles méritent notre attention.

La PROBABILITÉ vient d'un conflit d'accidens ou de cauſes contraires qui ne permet à l'eſprit de ſe fixer de part ni d'autre, qui le ballotte continuellement entre les deux côtés oppoſés, qui tantôt le détermine à regarder une choſe comme réelle, tantôt comme dépourvue de réalité. Votre imagination, ou, ſi vous aimez mieux, votre entendement flotte entre deux points de vue contraires : il ſe peut que vous ayiez plus de pente vers l'un que vers l'autre ; mais tant que dure l'oppoſition des cauſes ou des cas fortuits, il n'eſt pas poſſible que vous trouviez du repos dans aucun des deux : le pour & le contre prévalent alternativement ; & l'eſprit, qui ſuit les objets dans cette

alternative, y trouve une contrariété qui détruit toute certitude, & l'empêche de ſe décider.

Suppoſons que l'objet qui fait naître ces doutes, nous inſpire du deſir ou de l'averſion : il eſt clair que ſuivant que l'eſprit ſe tourne de côté & d'autre, il doit reſſentir une impreſſion momentanée de joie ou de triſteſſe. Un objet dont nous deſirons l'exiſtence, nous donne du plaiſir, toutes les fois que nous ſongeons aux cauſes qui le produiſent ; & par la même raiſon il nous inquiete & nous attriſte, lorſque nous ſongeons aux cauſes qui l'empêchent d'exiſter. Dans les queſtions qui ſont du reſſort de la probabilité l'entendement ſe partage entre des vues, & le cœur entre des émotions contraires.

L'eſprit humain, conſidéré par rapport aux paſſions, ne reſſemble pas à un orgue, dont le ſon s'arrête ſubitement dès qu'on ceſſe de ſoufler ; il reſſemble à un inſtrument à cordes, qui après chaque coup qu'on lui imprime conſerve ſes vibrations pendant un certain tems, & dont le ſon ſe perd par

des degrés inſenſibles. Rien n'eſt ſi vif ni ſi agile que l'imagination; les paſſions ſont plus lentes & plus tardives: en ſuppoſant donc un objet propre à faire naître, dans l'une différentes vues, & différentes émotions dans les autres, qu'arrivera-t-il? l'imagination paſſera d'une vue à l'autre avec beaucoup de rapidité; mais chacun de ſes changemens ne produira pas une paſſion claire & diſtincte; il réſultera du tout un mélange de paſſions confondues les unes avec les autres. Selon que la probabilité eſt plus forte pour le bien ou pour le mal, une paſſion gaie ou une paſſion triſte prédominera dans ce mélange: & lorſque les vues oppoſées que l'imagination préſente tour-à-tour, entrémêlent ces deux ſortes de paſſions, leur combinaiſon produira ou la crainte ou l'eſpérance.

4. Cette théorie étant évidente d'elle-même, nous n'avons pas beſoin de longs raiſonnemens pour la prouver.

La crainte & l'eſpérance peuvent naître lorſque le haſard eſt égal de côté & d'autre, & qu'il n'y a point de raiſon de préférence;

elles ont même dans cette ſituation d'autant plus de force que l'eſprit ne peut faire fonds ſur rien, & qu'il eſt au comble de l'incertitude. Mettez un degré de probabilité de plus du côté de la triſteſſe; vous la verrez immédiatement ſe répandre ſur tout le mélange, & lui donner la teinture de la crainte: augmentez cette probabilité, la triſteſſe augmentera, & la crainte avec elle: la joie diminuera dans la même proportion; & à la fin il ne reſtera que la triſteſſe toute ſeule. Alors faites l'opération contraire, diminuez la probabilité qui ſe trouve du côté de la triſteſſe, vous verrez peu-à-peu les nuages s'éclaircir, juſqu'à ce que la paſſion devienne eſpérance; celle-ci ſe changera en joie par des nuances imperceptibles, à meſure que vous augmenterez cette partie de la compoſition, en augmentant la probabilité. N'eſt-ce pas une preuve bien claire que l'eſpérance & la crainte ſont des mélanges de joie & de triſteſſe? N'eſt-ce pas ainſi qu'on prouve qu'un rayon, rompu dans le priſme, eſt formé de deux rayons? ne le conclut-on pas de ce qu'en diminuant, ou en augmen-

tant la quantité de l'un des deux, on trouve une diminution ou une augmentation proportionnelle dans le composé ?

5. Il y a deux sortes de probabilités : la premiere a lieu lorsque la chose est incertaine en elle-même, & n'attend sa détermination que du hasard : la seconde, lorsque la chose déja déterminée, n'est incertaine que relativement à notre esprit, qui voit un grand nombre de preuves & de présomptions en faveur du pour & du contre. Comme ces deux genres de probabilité produisent également la crainte & l'espérance, il faut que ces passions résultent de ce qu'il y a de commun entre eux, je veux dire de l'incertitude & de l'état flottant qui naît des vues contraires que l'un & l'autre présente également.

6. Communément c'est le bien ou le mal probable qui cause l'espérance & la crainte ; comme la probabilité nous présente les objets dans un état vague & inconstant, il est naturel que le mélange de passions qui en naît se ressente de cet état : cependant ce même mélange peut résulter d'autres causes :

& alors l'eſpérance & la crainte exiſtent ſans être produites par la probabilité.

7. Nous craignons ſouvent un mal que nous ne concevons que comme *poſſible*, cela arrive ſur-tout ſi c'eſt un grand mal: l'idée des douleurs & des tourmens nous fait déja trembler, pour peu qu'il y ait de riſque que nous puiſſions y être expoſés: en ce cas la grandeur du mal compenſe le défaut de probabilité.

Les maux même qui ſont impoſſibles nous font peur: nous friſſonnons ſur le bord d'un précipice, quoique nous ſachions que nous ſommes en parfaite ſûreté, & qu'il ne dépend que de nous de faire un pas en avant ou en arriere. C'eſt que la préſence immédiate du mal influe ſur l'imagination, & y produit une eſpece de croyance, mais qui ne dure pas long-tems: c'eſt ici le même cas que celui où nous avons vu que la contrariété des événemens fortuits produit des paſſions contraires.

Les maux *certains* font quelquefois le même effet que les maux poſſibles ou impoſſibles: un priſonnier étroitement gardé,

& qui n'a pas la moindre eſpérance de ſe ſauver, tremble en penſant à la queſtion qu'il doit ſubir par ordre de ſon juge: ici le mal eſt indubitable en lui-même; mais l'eſprit n'a pas le courage de s'y fixer; & cette fluctuation produit un état qui reſſemble à la crainte.

8. Ce n'eſt pas ſeulement l'incertitude de l'*exiſtence* du bien & du mal, mais encore l'incertitude de leur *genre*, qui fait craindre ou eſpérer. Je ſuppoſe que l'on vienne annoncer à quelqu'un, qu'un de ſes fils a été tué: la paſſion que cette nouvelle lui cauſe n'eſt pas d'abord de la douleur; elle ne le devient que lorſqu'il apprend lequel de ſes enfans il a perdu: quoique la même paſſion naiſſe, de quelque façon que ce doute ſoit levé; il eſt pourtant ſûr qu'elle ne ſauroit prendre une aſſiette fixe dans l'eſprit, avant que le fait ſoit éclairci: avant ce tems l'imagination incertaine ne produit qu'une émotion indéterminée, une eſpece de tremblement vague, ſemblable à cette colliſion de joie & de triſteſſe dont nous avons parlé.

9. C'eſt ainſi que tous les genres d'incerti-

tude touchent de bien près à la crainte ; & pour cela il n'eſt pas beſoin qu'ils produiſent un combat de paſſions en nous offrant des points de vue contraires. Je pars, & je laiſſe un de mes amis malade : ſon état me cauſe plus d'inquiétude pendant mon abſence, que ſi j'étois autour de lui, quoique peut-être ma préſence ne pût en rien contribuer à ſon ſoulagement, & que même je fuſſe incapable de juger du tour que prendra ſa maladie ; mais c'eſt qu'il y a mille petites circonſtances dont je voudrois être inſtruit, & dont la connoiſſance me ſauveroit cette fluctuation, cette incertitude qui eſt ſi voiſine de la peur. Horace a obſervé ce phénomene.

*Ut adſidens implumibus pullis avis*
*Serpentum allapſus timet*
*Magis relictis ; non, ut adſit, auxilî*
*Latura plus præſentibus.*

Voyez cette jeune fille, comme elle s'inquiete & s'allarme entrant dans ſa couche nuptiale ! Cependant elle n'attend que du plaiſir ; mais c'eſt préciſément ce plaiſir inconnu, ce ſont ces deſirs confus, c'eſt la

nouveauté & l'importance d'une ſituation dont elle n'a point d'idée qui cauſe ſon trouble, & qui embarraſſe tellement ſon eſprit qu'il ne ſait à quelle image, ou à quelle paſſion il doit s'arrêter.

10. Nous pouvons obſerver en général par rapport à ce mélange de paſſions, que lorſque des paſſions contraires réſultent d'objets qui n'ont aucune liaiſon entre eux, elles agiſſent tour-à-tour. Un homme eſt affligé de la perte d'un procès, & réjoui, en même tems, de la naiſſance d'un fils: ſon eſprit paſſera & repaſſera de l'objet agréable à l'objet déſagréable: & quelque rapides que puiſſent être ce paſſage & ce retour, il lui ſera bien difficile de tempérer ces ſituations l'une par l'autre, & de demeurer entre deux dans un état d'indifférence.

Cela arrive plus aiſément lorſqu'il ne ſe préſente qu'un ſeul événement de nature mixte, c'eſt-à-dire, heureux à certains égards, & diſgracieux à d'autres: en ce cas-là il arrive ſouvent que les deux paſſions, rapprochées par le moyen d'un rapport commun,

ſe détruiſent réciproquement, & laiſſent l'ame dans une parfaite tranquillité.

Mais ſuppoſons que l'objet, au lieu d'être compoſé d'un bien & d'un mal actuel, ne ſoit enviſagé que comme une choſe probable ou non probable dans un certain degré: dans cette ſuppoſition, dis-je, l'ame renfermera tout-à-la-fois deux paſſions contraires, qui au-lieu de ſe balancer & de s'adoucir mutuellement, ſubſiſteront enſemble, & dont la réunion produira une troiſieme impreſſion, je veux dire l'eſpérance ou la crainte.

On voit dans tout ceci l'influence manifeſte d'une relation d'idées, dont nous parlerons plus au long dans la ſuite. Lorſque les objets *different du tout au tout*, il en eſt des paſſions oppoſées comme de deux liqueurs contraires, contenues chacune dans un vaſe ſéparé, & qui par conſéquent ne ſauroient agir l'une ſur l'autre. Lorſque les objets ſont *intimement unis*, les paſſions reſſemblent à l'alkali & à l'acide, dont le mélange eſt ſuivi d'une deſtruction réciproque. Lorſqu'enfin la relation, plus imparfaite, ne conſiſte que dans des vues con-

tradictoires qui réſultent du même objet, on peut comparer les paſſions à l'huile & au vinaigre, qui de quelque façon qu'on les mêle, ne s'uniſſent & ne ſe pénetrent jamais.

Nous expliquerons plus bas cet effet du mélange des paſſions, par lequel il arrive que la paſſion dominante abſorbe les autres.

## II.

1. Les paſſions dont nous venons de parler, naiſſoient d'une recherche directe du bien, & d'une averſion directe pour le mal; il y en a d'autres d'une nature plus compliquée, & qui ſont produites par le concours de pluſieurs vues, & de diverſes conſidérations. L'*orgueil* eſt cet état où l'homme, réfléchiſſant ſur les perfections dont il ſe croit orné, ou ſur les avantages dont il jouit, ſe ſent ſatisfait de lui-même: l'*humilité*, celui où le ſentiment de ſes foibleſſes, ou de ce qui lui manque, le rend mécontent de ſa perſonne.

L'*amour*, ou l'*amitié* eſt cette ſatisfaction que nous cauſent les bonnes qualités que nous remarquons dans les autres, ou les

ſervices que nous en tirons. La *haine* eſt le contraire.

2. Dans ces deux ſortes de paſſions, il ſe préſente une diſtinction naturelle à faire entre l'*objet* & la *cauſe*. Nous ſommes nous-mêmes les objets de l'orgueil & de l'humilité; la cauſe de la premiere de ces paſſions, c'eſt quelque bonne qualité, de la ſeconde, quelque défaut. L'amour & la haine ont pour objets les autres hommes, & pour cauſes leurs perfections ou leurs défauts.

La cauſe eſt donc ce qui excite l'émotion, l'objet ce que l'eſprit contemple lorſque l'émotion eſt excitée: notre mérite, par exemple, nous enorgueillit, & il eſt de l'eſſence de l'orgueil de nous regarder nous-mêmes avec complaiſance & avec ſatisfaction.

On voit par-là que ces paſſions, quoique leur objet ſoit ſimple & toujours le même, peuvent naître de pluſieurs cauſes, & de cauſes extrêmement variables. C'eſt un ſujet digne de notre curioſité de rechercher ce que toutes ces cauſes ont de commun, ou en d'autres termes, ce qui eſt la vraie cauſe efficiente de ces paſſions: commençons par l'orgueil & l'humilité.

3. Pour réuſſir dans cette recherche, il faut faire avant tout quelques réflexions ſur certaines propriétés, dont l'influence ſe manifeſte dans tous les actes de l'entendement, & dans toutes les paſſions, & qui cependant ont été à peine effleurées par les philoſophes. La premiere, c'eſt l'*aſſociation des idées*, ou ce principe qui facilite le paſſage d'une idée à l'autre. Quelle que ſoit la variabilité & la viciſſitude de nos penſées, le changement qu'elles ſubiſſent ne ſe fait pas abſolument ſans ordre & ſans méthode: nous paſſons, pour l'ordinaire, d'une choſe à celle qui lui eſt ſemblable, ou qui lui eſt contiguë, ou qui en eſt l'effet (1): à une idée préſente à l'imagination ſuccede naturellement une autre idée, attachée à la premiere par un de ces trois rapports; ce rapport applanit, pour ainſi dire, le chemin, & devient l'introducteur de l'idée.

La ſeconde propriété de l'eſprit humain qui entre dans l'explication de notre ſujet,

(1) V. *Les Eſſais Philoſ. ſur l'Entendement humain*, Eſſai III.

c'eſt l'aſſociation des impreſſions, ou des émotions de cet eſprit. Toutes les impreſſions qui ſe reſſemblent ſont liées : dès que l'une a paru, les autres ſuivent : le chagrin que nous cauſe un deſſein manqué produit la colere ; la colere traîne l'envie à ſa ſuite ; l'envie fait naître la haine, & la haine reproduit le chagrin : de même une joie exceſſive qui s'empare de nos ames ſe change naturellement en amour, en générosité, en courage, en orgueil & en toutes les paſſions qui reſſemblent à la joie.

Notre troiſieme remarque c'eſt que ces deux ſortes d'aſſociations s'entr'aident, & ſe prêtent mutuellement des forces : lorſqu'elles concourent dans le même objet, le paſſage ſe fait plus promptement. Un homme qu'une injure reçue met de mauvaiſe humeur trouve par-tout des ſujets de haine, de mécontentement, d'impatience, d'inquiétude, & d'autres paſſions déſagréables, ſur-tout s'il peut découvrir quelque choſe d'approchant, dans la perſonne, ou près de la perſonne qui a été l'objet de ſon premier mouvement. Ici les principes qui

facilitent le paſſage des idées concourent avec ceux qui agiſſent ſur les paſſions, & leur action réunie donne, pour ainſi dire, à l'eſprit une double impulſion.

Je crois qu'il ſera à propos de placer ici un paſſage d'un de nos plus beaux écrivains (1): voici comme il s'exprime : " Comme l'imagination eſt agréablement affectée de » tout ce qui eſt grand, beau, & ſingulier, » & ſe plaît d'autant plus à une choſe qu'elle » y trouve des perfections en plus grand » nombre; une nouvelle ſenſation, ajoutée » à celles dont elle s'occupe, eſt auſſi très- » propre à augmenter ſon plaiſir. Un ſon » continu, le chant des oiſeaux, le bruit » d'une caſcade, réveillent à chaque mo- » ment, l'ame du ſpectateur, & le rendent » plus attentif à la beauté du ſpectacle qui » s'offre à ſes regards. Le parfum des fleurs, » qui vient le frapper, rehauſſe le plaiſir » de ſon imagination, lui fait paroître les » couleurs du payſage plus gracieuſes, & » la verdure plus riante : les perceptions

(1) *Adiſſon.* V. le Spectateur, N°. 412.

» qui naiſſent de ces deux ſens à la fois ſe » donnent réciproquement du relief ; elles » ſeroient moins agréables ſi elles ſe pré- » ſentoient ſéparément. C'eſt ainſi que l'or- » donnance bien entendue des couleurs fait » ſortir avantageuſement les diverſes parties » d'un tableau, & les met dans un plus » beau jour ». On voit dans ces phéno-menes notre double aſſociation, celle des idées & celle des impreſſions, auſſi bien que le ſecours qu'elles ſe prêtent l'une à l'autre.

4. Ce ſont, ſi je ne me trompe, ces deux ſortes de relations qui ſe réuniſſent dans les ſentimens d'orgueil & d'humilité, & qui en ſont les vraies cauſes efficientes.

Quant à la relation des idées, on n'en ſauroit douter. Nous ne pouvons nous enorgueillir de ce qui nous regarde en aucune façon ; c'eſt toujours, ou notre ſcience, ou notre eſprit, ou nos biens, ou notre famille qui nous donnent une haute opinion de nous-mêmes : ce *moi* qui eſt l'objet de cette paſſion, eſt toujours relatif à quelque qualité ou à quelques circonſtances, qui en eſt la cauſe : & l'imagination doit trouver de l'objet à la

cauſe un paſſage aiſé, une certaine facilité de ſe tranſporter de l'un à l'autre : ſans cette liaiſon l'orgueil ni l'humilité ne ſauroient naître ; & plus cette liaiſon eſt foible, plus auſſi ces paſſions s'affoibliſſent.

5. Il ne reſte donc plus qu'à ſavoir ſi un rapport ſemblable d'impreſſions ou de ſentimens accompagne toujours l'humilité, l'orgueil, ou pour mieux dire, ſi la cauſe de ces paſſions commence par produire un ſentiment qui leur reſſemble, lequel enſuite, par une eſpece de transformation ſe change en elles-mêmes.

Le ſentiment de l'orgueil eſt agréable ; celui de l'humilité eſt déſagréable : la ſenſation relative, dont nous avons parlé, devroit donc de même être agréable pour le premier, déſagréable pour le ſecond : donc ſi l'examen nous découvre que tout ce qui inſpire de l'orgueil produit auſſi un plaiſir ſéparé de celui de l'orgueil, & que tout ce qui nous humilie cauſe auſſi une peine différente de celle qui naît de l'humilité ; il faut convenir que notre théorie eſt prouvée, & l'exiſtence de la double relation, je dis de

celle des ſentimens, ſera établie d'une maniere inconteſtable.

6. Je commence par le mérite & le démérite perſonnel, qui ſont les cauſes les plus ordinaires de l'orgueil & de l'humilité. Ce ſeroit ſans doute ici un hors-d'œuvre de vouloir aller juſqu'à la ſource des diſtinctions morales; il ſuffit d'obſerver que notre théorie de l'origine des paſſions ſubſiſte dans toutes les hypotheſes. Le ſyſtême le plus plauſible concernant la différence qu'il y a entre le vice & la vertu eſt celui qui la déduit, ſoit d'une conſtitution primitive de la nature, ſoit d'un ſentiment d'utilité publique ou particuliere, en vertu duquel certains caracteres nous déplaiſent, & d'autres nous charment dès que nous les appercevons : il eſt eſſentiel au vice & à la vertu de produire ce déplaiſir dans ceux qui les contemplent : approuver un caractere c'eſt en recevoir une impreſſion agréable : le déſaprouver c'eſt en être déſagréablement affecté. Le plaiſir & la peine, étant donc, en quelque façon, la premiere ſource de l'approbation & du blâme, le doivent être

auſſi des effets qui en réſultent, & par conſéquent de l'orgueil & de l'humilité, qui en ſont des ſuites inévitables.

Je ſuppoſe qu'on n'admette point cette théorie, qu'on ne reconnoiſſe point la peine & le plaiſir pour fondemens des différences morales; au moins eſt-il manifeſte que ces différences ſont inſéparables de la peine & du plaiſir : un caractere noble & généreux nous frappe d'abord; dans la fable même & dans la poéſie il nous plaît & nous enchante; la cruauté & la trahiſon au contraire nous révoltent : ſoit que nous les remarquions dans les autres, ſoit en nous-mêmes, il nous eſt impoſſible de les approuver. Donc la vertu produit toujours un plaiſir à part, différent de l'orgueil ou de cette ſatisfaction que l'opinion de nos mérites nous fait goûter; & le vice un déplaiſir différent de l'humilité ou du remords.

Mais la bonne ou mauvaiſe opinion que nous avons de nous-mêmes ne vient pas ſeulement de ces qualités de l'eſprit qui, dans les ſyſtêmes communs de morale, paſſent pour une partie de nos devoirs; elle

peut venir de toutes les autres qualités auxquelles le plaiſir eſt attaché. Il n'y a rien qui flatte plus notre vanité que le talent de plaire par notre eſprit, par notre belle humeur, ou par quelqu'autre qualité de cette eſpece : rien qui nous chagrine davantage que de ſentir que nous réuſſiſſons mal. Perſonne n'a encore pû donner une définition exacte de *l'eſprit*, perſonne n'a pû faire voir pourquoi un certain arrangement de penſées mérite ce nom par préférence; il n'y a point de regle pour en juger ; le goût ſeul en décide : mais qu'eſt-ce donc que ce *goût* qui donne également l'être au véritable eſprit & à l'eſprit fauſſement ainſi nommé ? ce n'eſt abſolument que le plaiſir que nous cauſe le premier, & le déplaiſir que le ſecond nous inſpire, ſans que nous ſoyions en état de rendre raiſon ni de l'un ni de l'autre ; la faculté de produire ces deux ſenſations oppoſées eſt donc l'eſſence même de ces deux ſortes d'eſprit & par conſéquent la cauſe de cette vanité ou de cette mortification qui en naiſſent.

7. Tout ce qui eſt beau nous plaît, tout ce qui eſt laid nous choque ; & il n'im-

porte dans quel ſujet réſide la beauté ou la laideur, dans un être animé ou dans un être inanimé. Si ces qualités ſe trouvent ſoit dans notre phyſionomie, ſoit dans notre figure, ſoit dans nos perſonnes, le plaiſir ou le déplaiſir ſe convertit en orgueil ou en humilité, parce que dans ces cas il y a tout ce qu'il faut pour ce paſſage de ſenſations que notre théorie établit.

Il ſemble que l'eſſence même de la beauté conſiſte dans le pouvoir de faire naître le plaiſir : ſi cela eſt vrai, tous les effets qu'elle produit doivent couler de cette ſource : ſi la beauté rend l'homme vain, ce n'eſt que parce qu'elle lui fait plaiſir.

On peut obſerver en général par rapport aux perfections corporelles, que notre orgueil ſe nourrit de tout ce qui ſe trouve en nous d'utile, de beau, ou de ſurprenant ; & que les qualités contraires à celles-ci nous humilient : or toutes ces qualités ne s'accordent qu'en ce que chacune d'elles nous cauſe du plaiſir ou du déplaiſir indépendamment de l'orgueil.

Nous nous enorgueilliſſons des aventures

qui nous ſont arrivées, des riſques que nous avons courus, des périls dont nous ſommes échappés, de nos exploits, & de tous nos actes de vigueur. De-là vient que le menſonge eſt ſi commun : on voit tous les jours des hommes, ſans en eſpérer aucun avantage & par pure vanité, s'attribuer un tas d'événemens extraordinaires qui ne ſe ſont paſſés que dans leur cerveau, ou bien s'ils ſont vrais, qu'ils n'ont fait qu'emprunter : leur imagination fertile leur fournit une grande variété d'aventures ; ou ſi elle eſt trop ſeche pour inventer, ils s'approprient ce qui eſt arrivé à d'autres; leur vanité y trouve toujours ſon compte ; il y a une liaiſon très-étroite entre cette paſſion & le ſentiment du plaiſir.

8. Cependant, quoique les qualités de l'eſprit & celles du corps, c'eſt-à-dire les qualités qui ſont proprement à nous, ſoient les cauſes naturelles & immédiates de l'orgueil & de l'humilité ; elles n'en ſont pas les ſeules cauſes ; pluſieurs autres objets peuvent produire ces paſſions : une maiſon, un jardin, un équipage, & d'autres choſes externes ſont des ſujets de vanité, auſſi bien que

que le mérite perſonnel ; mais il faut pour cela que ces choſes ayent une relation particuliere avec nous-mêmes, & qu'elles s'aſſocient à notre être : un beau poiſſon qui nage dans l'océan, un animal bien proportionné qui court dans la forêt, les choſes en un mot qui ne ſont pas à nous, ou qui ne nous regardent pas, quelque merveilleuſes qu'elles ſoient & quelque étonnement qu'elles puiſſent nous cauſer, n'exciteront jamais notre vanité ; il faut, pour la faire naître, quelque choſe qui ſoit lié avec nous, dont l'idée touche, pour ainſi dire, l'idée de notre propre perſonne ; & il faut qu'il y ait un paſſage aiſé d'une de ces idées à l'autre.

Les hommes ſont fiers de la beauté de leur pays, de leur province, & même de leur paroiſſe. Ici il eſt évident que l'idée de la beauté produit le plaiſir ; ce plaiſir, eſt voiſin de l'orgueil ; le ſujet ou la cauſe de ce plaiſir, par la ſuppoſition même, ſe rapporte à notre perſonne, qui eſt l'objet de l'orgueil : & l'ame paſſe par ce double rapport, dont l'un eſt un rapport d'idées, & l'autre un rapport de ſentimens.

Les hommes ſont encore fiers de la température de leur climat, de la fertilité de leur ſol natal, de la bonté des vins, des fruits, ou d'autres alimens qu'il produit, de la douceur ou de l'énergie de leur langue, & ainſi de ſuite. Ces objets ſe rapportent évidemment aux plaiſirs des ſens, on les regarde comme agréables au tact, au goût, à l'ouïe; comment ſeroit-il poſſible qu'ils nous enorgueilliſſent, ſi ce n'étoit par ce moyen de tranſition que nous avons expliqué?

Il eſt un orgueil d'un genre oppoſé: il y a des hommes qui affectent de dégrader leur patrie par des comparaiſons déſavantageuſes avec les pays où ils ont voyagé; étant chez eux, entourés de leurs compatriotes, ils ne comptent pour rien le rapport qui les lie à leur nation, il ſe perd pour eux dans le grand nombre avec lequel ils le partagent; au-lieu que ce rapport éloigné à des contrées étrangeres qui ne conſiſte qu'à les avoir vues, & à y avoir vécu, leur paroît d'autant plus important qu'ils penſent que peu de perſonnes y participent:

voilà pourquoi ils admirent ſans ceſſe ce qu'ils ont vu dans ces contrées, & qu'ils le trouvent plus beau, plus utile, plus rare, & ſupérieur à tous égards aux productions de la leur.

Si nous tirons vanité d'un pays, d'un climat, de toutes les choſes inanimées qui ont de la relation avec nous; faut-il être ſurpris que nous nous enflions des qualités de ceux qui nous ſont unis par les liens du ſang ou de l'amitié? Les qualités qui nous donnent de l'orgueil, lorſqu'elles nous ſont perſonnelles, nous en donnent encore, quoique dans un moindre degré, lorſque nous les remarquons dans nos amis, ou dans des perſonnes qui nous appartiennent: l'homme fier ſaiſit avidement les occaſions de prôner la beauté, l'adreſſe, le mérite, le crédit, & les honneurs dont jouiſſent ſes parens; ce ſont-là autant d'appuis de la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Fiers de nos richeſſes, nous voudrions que tous ceux qui ſont en relation avec nous fuſſent riches comme nous; & nous avons honte de la pauvreté de nos parens & de nos

amis. Comme l'on croit tenir de plus près à ſes ancêtres qu'à ſes connoiſſances ; il eſt naturel que l'on veuille paſſer pour être de bonne maiſon, & pour deſcendre d'une longue ſuite de perſonnes riches & reſpectées.

Ceux qui ſe glorifient de l'ancienneté de leur famille ſont bien aiſes de pouvoir ajouter que, pendant pluſieurs générations, leurs ancêtres ont poſſédé le même territoire, que leurs terres n'ont jamais été aliénées, & que depuis un tems immémorial leur famille habite la même province. Leur orgueil reçoit un nouvel accroiſſement, lorſqu'ils peuvent ſe vanter que leurs biens-fonds leur ont été tranſmis par une longue ſucceſſion de mâles, & que l'héritage & les honneurs de leur maiſon n'ont jamais paſſé par la ligne féminine. Tâchons de réduire ces phénomenes à notre théorie.

L'orgueil des familles anciennes n'eſt pas uniquement fondé ſur cette ancienneté & ſur le grand nombre des ancêtres, à ces deux égards tous les hommes ſont dans le même cas ; ce ſont les richeſſes & le crédit de ces

ancêtres dont leur poſtérité tire ſon luſtre, à cauſe de la liaiſon qu'elle a avec eux : tout ce qui rend cette liaiſon plus étroite doit donc accroître l'orgueil à qui elle ſert de fondement ; & tout ce qui l'affoiblit doit auſſi diminuer cette paſſion : or on ne ſauroit douter que l'idée d'une jouiſſance non-interrompue des mêmes poſſeſſions ne renforce la relation d'idées qui réſulte du ſang & de la parenté, & que par ce moyen l'imagination ne paſſe, avec plus de facilité, de génération en génération, des ancêtres les plus reculés à leurs héritiers, & juſqu'à leurs derniers deſcendans. Par-là le ſentiment ſe conſerve mieux dans ſa totalité, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, & produit, par conſéquent, un plus haut degré d'orgueil.

Il en eſt de même des biens & des honneurs tranſmis par la ligne maſculine. C'eſt une propriété de l'imagination de s'arrêter à tout ce qui lui paroît important & conſidérable ; lorſqu'un grand objet ſe préſente à côté d'un petit objet ; elle s'attache toute entiere au premier : c'eſt pour cette raiſon que les enfans portent le nom de leur pere,

& que la famille paternelle décide de la noblesse, ou de la baſſeſſe de leur extraction, dût la mère, comme il arrive, poſſéder des qualités infiniment ſupérieures, cela ne fait point exception à la regle générale; cette regle ſubſiſte, conformément à notre doctrine que nous expliquerons encore mieux dans la ſuite; elle ſubſiſte, dis-je, quelle que ſoit la ſupériorité de la mère, & lors même que pour de certaines raiſons, les enfans ſe reſſentent plus de la tige maternelle que de la paternelle; elle a toujours aſſez de force pour ſe maintenir en dépit de cette relation, & pour faire une eſpece d'interruption dans la vraie généalogie. L'imagination eſt moins gênée, elle tranſporte plus aiſément les dignités, & le crédit des ancêtres aux deſcendans du même nom, & de la même famille, lorſqu'elle peut obſerver cette regle, lorſqu'elle peut paſſer par la ligne maſculine de pere en fils, ou de frere en frere.

9. Mais de tous les rapports qui influent ſur cette paſſion celui de *propriété* eſt le plus efficace, parce que les biens que nous poſſédons en propre ſont ceux ſur leſquels nous avons le plus de pouvoir & d'autorité.

Tout ce qui appartient à l'homme vain, eſt toujours dans ſon idée ce qu'il y a de mieux en chaque genre : ſes maiſons ſont plus belles que celles des autres, ſon équipage eſt plus brillant, ſes meubles ſont mieux choiſis, ſes habits d'un plus grand goût, ſes chevaux, & ſes chiens de meilleure race : ſon vin, ſi vous l'en croyez, a le fumet plus agréable que celui de ſes voiſins, ſa cuiſine eſt meilleure, ſa table mieux ſervie, ſes domeſtiques ſont plus adroits : l'air qu'il reſpire eſt plus ſain, le terroir qu'il cultive plus fertile, ſes fruits mûriſſent les premiers, & ſont les plus exquis. Cette piece, vous dira-t-il, eſt remarquable pour ſa nouveauté, cette autre pour ſon antiquité ; celle-ci eſt le chef-d'œuvre d'un célebre artiſte ; celle-là a appartenu à un tel prince ou à un tel grand ſeigneur. Toutes les choſes, en un mot, qui ſont belles, utiles, ou ſurprenantes deviennent, par ce moyen, des ſujets d'orgueil : or la ſeule propriété qu'elles ayent en commun, c'eſt de produire le même effet, qui eſt de nous donner du plaiſir : d'où il s'enſuit que le plaiſir eſt la cauſe produc-

trice de cette paſſion. Comme tous les exemples qu'on peut ici alléguer font preuve; & qu'on en peut alléguer une infinité; il me ſemble que ma théorie eſt ſuffiſamment confirmée par l'expérience.

Les richeſſes, en nous mettant en état de nous procurer toutes ſortes d'agrémens, renferment un grand nombre de ſujets de vanité, & par conſéquent doivent être comptées pour une des cauſes principales de cette paſſion.

10. La ſociété & la ſympathie ont beaucoup d'empire ſur toutes nos opinions: il n'eſt gueres poſſible de maintenir un principe ou un ſentiment, lorſqu'on ſe voit contredit par tous ſes amis, ou par toutes les perſonnes de ſa connoiſſance. Mais de toutes nos opinions, celles que nous formons en notre propre faveur, quoique les plus hautes & les plus préſomptueuſes, ſont cependant les moins ſtables, & celles que la contradiction ébranle le plus facilement: le grand intérêt que nous y prenons jette l'allarme dans nos eſprits, & fait que nous nous mettons en garde contre nous-mêmes;

nous ſavons que nous ſommes des juges partiaux, & par-là ſujets à nous méprendre : nous ſavons combien il eſt difficile de juger d'une choſe qui n'eſt pas à une certaine diſtance & dans ſon vrai point de vue ; c'eſt ce qui nous fait prêter l'oreille, en tremblant, à ce que penſent de nous les autres hommes, qui ſont plus capables de nous apprécier. Et c'eſt là la véritable origine du deſir de la renommée ; ſi nous cherchons à être applaudis, ce n'eſt pas par une paſſion primordiale ; ce n'eſt que pour fixer & pour confirmer la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes : il en eſt de nous, à cet égard, comme d'une belle femme, qui aime à voir ſes charmes avantageuſement réfléchis dans le miroir.

Dans les ſujets de ſpéculation il eſt ſouvent fort difficile de diſtinguer ce qui produit un effet de ce qui ne fait que l'augmenter ; cependant les phénomènes me paroiſſent ici bien clairs, & bien propres à établir mon principe.

L'approbation des perſonnes que nous eſtimons nous flatte bien davantage que les louanges de ceux pour qui nous avons du mépris.

L'eſtime qui ne nous eſt accordée qu'après une longue familiarité, pendant laquelle on a eu occaſion de nous connoître intimement, a pour nous une douceur tout-à-fait particuliere.

Le ſuffrage de ceux qui ſont avares de louanges, nous eſt doublement précieux.

Lorſqu'un grand ſeigneur eſt connu pour être délicat dans le choix de ſes favoris, on s'empreſſe d'autant plus à mériter ce titre.

Les éloges ne nous flattent gueres lorſqu'ils ne s'accordent pas avec notre propre opinion, lorſqu'ils ne tombent point ſur les qualités dans leſquelles nous prétendons exceller.

Ces phénomenes ne ſemblent-ils pas prouver que nous ne regardons l'opinion favorable que les autres conçoivent de nous que comme un témoignage rendu ou un ſceau appoſé à notre propre opinion? & ſi l'opinion d'autrui a plus d'influence en cette rencontre qu'elle n'en a pour l'ordinaire, la nature même du ſujet nous en fait voir la raiſon.

11. Un objet peut ſe rapporter à nous très-intimement, il peut être très-agréable par lui même, ſans que cependant notre amour propre en ſoit fort flatté, ou notre orgueil excité, ſi nous ne le voyons pas recherché, ou du moins approuvé par d'autres. Cette paix, ce contentement d'une ame réſignée aux ordres de la providence, qui la tranquilliſe au milieu des troubles & des plus grands malheurs, eſt aſſurément la plus deſirable de toutes les diſpoſitions; cependant c'eſt-là de toutes les vertus, de toutes les perfections, car on ne ſauroit lui refuſer ce nom, celle dont on s'applaudit & s'enorgueillit le moins; c'eſt que renfermé dans le cœur qu'elle charme, elle n'a point cet éclat extérieur par où l'on brille dans la converſation & dans le commerce du monde. Pluſieurs autres qualités, tant de l'eſprit que du corps, & pluſieurs ſituations où l'on peut ſe trouver par rapport à la fortune, étant préciſément dans le même cas, on ne ſauroit ſe diſpenſer de reconnoître que l'opinion d'autrui entre, auſſi-bien que la double relation dont nous avons parlé, & même pour beau-

coup dans la production de l'orgueil & de l'humilité.

Une ſeconde circonſtance qui influe ſur ces paſſions, c'eſt la durée des choſes qui en ſont les objets. Ce qui eſt caſuel & paſſager juſqu'à un certain point, nous donne peu de joie & encore moins d'orgueil: comment tirerions-nous un nouveau degré de vanité d'une choſe déja peu ſatisfaiſante par elle-même, dont nous prévoyons la perte prochaine, & qui comparée à notre propre être nous paroît d'autant plus inconſtant que celui-ci nous paroît plus durable? N'eſt-il pas ridicule de ſe paſſionner ſi fort pour un bien qui dure ſi peu, & qui ne nous accompagne que pendant quelques momens de notre exiſtence.

Je remarque en troiſieme lieu, que pour qu'un objet flatte notre orgueil ou notre amour propre, il faut qu'il nous ſoit particuliérement affecté, ou du moins que le nombre de ceux avec qui nous le partageons, ne ſoit pas conſidérable. La jouiſſance du beau tems, d'un air pur, d'un climat heureux ne nous donne aucune ſupériorité ſur nos

voiſins ; nous n'en pouvons rien conclure à notre avantage particulier, rien qui nous mette au-deſſus de nos amis, ou des perſonnes de notre connoiſſance.

Nous flottons tous entre la maladie & la ſanté : il n'y a perſonne qui ſe porte toujours bien, ou qui ſoit toujours malade : ce ſont-là des biens & des maux accidentels, que nous regardons, en quelque maniere, comme détachés de nous-mêmes, & qui ne peuvent ni nous enorgueillir, ni nous humilier. Cependant, lorſqu'une maladie eſt tellement enracinée dans notre tempérament que nous n'eſpérons pas d'en revenir, elle mortifie notre amour-propre : on le voit dans les vieillards ; rien ne les rend ſi chagrins que de penſer à leur âge & leurs infirmités : ils cachent, auſſi long-tems qu'il leur eſt poſſible, la foibleſſe de leur vue & de leur ouïe, leur goutte & leurs fluxions, & n'en conviennent jamais ſans répugnance : & quoique les jeunes gens ne ſe faſſent point de peine d'avouer un mal de tête ou un catarrhe, il eſt pourtant vrai qu'en général on ne ſauroit penſer aux foibleſſes où la vie hu-

maine eſt expoſée à chaque moment, ſans prendre mauvaiſe opinion de la nature de l'homme, & ſans rabattre de ſon orgueil. Cela ſuffit pour prouver que les douleurs & les maux du corps ſont des cauſes propres à produire l'humilité; mais comme pour l'ordinaire nous jugeons moins des choſes parce qu'elles ſont en elles mêmes, que parce qu'elles ſont comparativement, nous négligeons, dans l'eſtimation de notre caractere & de notre mérite, de tenir compte de ces calamités communes.

Nous avons honte des maladies qui, étant fort dangereuſes ou fort dégoûtantes, frappent fortement ceux qui nous voient, du haut mal, par exemple, parce que la vue d'un épileptique cauſe de l'horreur; de la gale, parce qu'elle eſt contagieuſe, des écrouelles, parce que ſouvent elles ſont héréditaires. L'homme ne juge jamais de lui-même, ſans avoir égard au ſentiment des autres hommes.

Ce qui, en quatrieme lieu, influe ſur les paſſions dont nous faiſons l'examen, ce ſont les *regles générales* ſur leſquelles nous

établiſſons la différence des rangs & des conditions : les richeſſes ou le pouvoir ſont les meſures de cette différence : la ſanté ou le tempérament n'entrent ici pour rien ; lors même que leur mauvais état empêche l'homme de jouir de ſes autres avantages, on ne les lui décompte pas. Dans nos paſſions, auſſi-bien que dans nos raiſonnemens, l'habitude nous emporte au-delà des juſtes bornes.

C'eſt ici le lieu d'obſerver que le pouvoir que les maximes générales exercent ſur les paſſions, ſert à dégager, pour ainſi dire, les reſſorts du mécaniſme intérieur, & à faciliter l'opération de tous ces principes qui ſont ici l'objet de nos recherches. Suppoſons qu'un homme fait, mais qui ne ſe fût pas encore ſervi de ſes facultés, parût ſubitement dans notre monde, cet homme trouveroit bien de l'embarras à ſe démêler des objets dont il ſe verroit environné : il ne ſauroit d'abord où placer ſon amour ou ſa haine : il ne diſtingueroit pas les objets propres à lui inſpirer de l'orgueil, de l'humilité, ou quelque autre émotion que ce fût. Ce qui paroît

une minutie eſt ſouvent un principe capable de donner un tour différent à nos paſſions ; & ces ſortes de principes, dans les premiers eſſais qu'on en fait, n'agiſſent point avec régularité, ce n'eſt qu'après que l'habitude & l'exercice les ont développés, que nous ſommes en état de fixer la valeur des objets, en la réduiſant à des regles générales. On voit donc combien ces regles contribuent à la naiſſance des paſſions, on voit qu'elles ſeules déterminent les degrés de préférence que nous donnons à une choſe ſur une autre choſe. Cette remarque eſt encore fort propre à lever les difficultés de ceux qui ſentiroient de la peine à concevoir que les cauſes que notre théorie aſſigne aux paſſions de l'orgueil & de l'humilité, que dis-je, des cauſes auſſi ſubtiles puiſſent avoir une influence auſſi univerſelle & auſſi infaillible qu'elles en ont en effet.

III.

## III.

1. Si nous nous rappellons toutes les circonſtances qui produiſent l'orgueil & l'humilité, nous verrons que ces mêmes circonſtances, enviſagées dans les autres hommes, nous inſpirent pour eux de l'amour ou de la haine, de l'eſtime ou du mépris. Nous prenons une idée avantageuſe des perſonnes à qui nous remarquons des vertus, de la beauté, de la naiſſance, des richeſſes ou de l'autorité, au-lieu que le vice, la folie, la laideur, la pauvreté, la baſſeſſe d'extraction nous donnent des ſentimens défavorables. La double relation, celle des impreſſions & celle des idées, agit ici ſur l'amour & la haine, comme nous l'avons vu agir ſur l'orgueil & l'humilité : tout objet qui conſidéré à part nous cauſe du plaiſir ou de la peine, dès qu'il vient à ſe rapporter à une perſonne différente de nous-mêmes, nous donne pour elle de l'affection ou du dégoût.

De-là vient que les injures & les mépris reçus ſont des ſources fécondes de haine,

comme les marques d'eſtime & les ſervices rendus ſont des ſources d'amitié.

2. Il ſe peut que nous prenions quelqu'un en affection, à cauſe du rapport que nous lui trouvons avec nous-mêmes; mais il faut que ce rapport idéal ſoit joint à une relation de ſentimens; ſans quoi il ne fera aucun effet (1).

Nous nous familiariſons aiſément avec les perſonnes qui nous ſont alliées par le ſang, avec nos compatriotes, avec les gens de notre profeſſion, avec ceux qui nous reſſemblent, ſoit par leur fortune, ſoit par les événemens de leur vie: nous recherchons leur compagnie, parce que nous entrons, ſans contrainte dans leurs idées & leurs ſentimens, rien de ſingulier ou de nouveau ne nous arrête: notre imagination trouve une eſpece de douceur à paſſer de notre propre perſonne qui eſt toujours le point dont elle part, à

(1) L'amour que nous avons pour nos enfans ſemble être fondé ſur un inſtinct de la nature; ce n'eſt donc qu'aux autres affections qu'il faut appliquer les principes que nous établiſſons.

une perſonne qui nous eſt ſi étroitement unie; la ſympathie eſt parfaite; cette perſonne eſt un objet immédiatement agréable, un objet aiſé à concevoir; il n'y a point de diſtance qui nous en ſépare, nous pouvons nous y livrer ſans réſerve.

La parenté produit ici le même effet que l'habitude & la familiarité ont coutume de produire; & cet effet réſulte des mêmes cauſes: dans l'un & l'autre cas, la ſatisfaction & le plaiſir que nous fait goûter le commerce de nos ſemblables, ſont la ſource de l'amitié que nous prenons pour eux.

3. Les paſſions d'amour & de haine ſont toujours ſuivies, ou plutôt accompagnées de bienveillance & d'averſion, & c'eſt par-là qu'elles different de l'orgueil & de l'humilité: ces derniers mouvemens ſont purs, ils n'excitent aucun deſir, & ne nous portent point à l'action; au-lieu que les premiers ne ſe renferment point en eux-mêmes, & qu'ils produiſent toujours de nouvelles vues dans l'eſprit: l'amour nous fait deſirer le bonheur de l'objet aimé, & fait que l'idée de ſon malheur nous cauſe de la peine; la haine,

comme les marques d'eſtime & les ſervices rendus ſont des ſources d'amitié.

2. Il ſe peut que nous prenions quelqu'un en affection, à cauſe du rapport que nous lui trouvons avec nous-mêmes; mais il faut que ce rapport idéal ſoit joint à une relation de ſentimens; ſans quoi il ne fera aucun effet (1).

Nous nous familiariſons aiſément avec les perſonnes qui nous ſont alliées par le ſang, avec nos compatriotes, avec les gens de notre profeſſion, avec ceux qui nous reſſemblent, ſoit par leur fortune, ſoit par les événemens de leur vie: nous recherchons leur compagnie, parce que nous entrons, ſans contrainte dans leurs idées & leurs ſentimens, rien de ſingulier ou de nouveau ne nous arrête: notre imagination trouve une eſpece de douceur à paſſer de notre propre perſonne qui eſt toujours le point dont elle part, à

(1) L'amour que nous avons pour nos enfans ſemble être fondé ſur un inſtinct de la nature; ce n'eſt donc qu'aux autres affections qu'il faut appliquer les principes que nous établiſſons.

une perſonne qui nous eſt ſi étroitement unie; la ſympathie eſt parfaite; cette perſonne eſt un objet immédiatement agréable, un objet aiſé à concevoir; il n'y a point de diſtance qui nous en ſépare, nous pouvons nous y livrer ſans réſerve.

La parenté produit ici le même effet que l'habitude & la familiarité ont coutume de produire; & cet effet réſulte des mêmes cauſes: dans l'un & l'autre cas, la ſatisfaction & le plaiſir que nous fait goûter le commerce de nos ſemblables, ſont la ſource de l'amitié que nous prenons pour eux.

3. Les paſſions d'amour & de haine ſont toujours ſuivies, ou plutôt accompagnées de bienveillance & d'averſion, & c'eſt par-là qu'elles different de l'orgueil & de l'humilité: ces derniers mouvemens ſont purs, ils n'excitent aucun deſir, & ne nous portent point à l'action; au-lieu que les premiers ne ſe renferment point en eux-mêmes, & qu'ils produiſent toujours de nouvelles vues dans l'eſprit: l'amour nous fait deſirer le bonheur de l'objet aimé, & fait que l'idée de ſon malheur nous cauſe de la peine; la haine,

au contraire, nous fait deſirer le malheur de l'objet haï, & nous fait ſouffrir en penſant qu'il eſt heureux : ces deſirs oppoſés paroiſſent être eſſentiellement unis à ces deux paſſions ; ainſi l'a voulu la nature ; c'eſt tout ce que nous en ſavons.

4. Nous compâtiſſons ſouvent au ſort d'un malheureux, ſans avoir pour lui ni eſtime ni amitié : la compaſſion eſt la peine que nous cauſent les ſouffrances d'autrui ; il ſemble qu'elle doive ſon origine à une conception forte de ces ſouffrances ; notre imagination s'éleve, par degrés, de l'idée vive au ſentiment réel de la miſere des autres hommes.

Il en eſt de même de la malice & de l'envie : quoiqu'il ſoit évident qu'elles tendent au même but que la colere, & la mauvaiſe volonté ; elles ne ſont pourtant pas toujours précédées de la haine ou du reſſentiment : elles naiſſent de la comparaiſon de notre état avec celui des autres, plus ils ſont infortunés, plus nous ſommes contens ; il nous ſemble que nous gagnons à leur malheur.

5. Comme la compaſſion tend au même but que la bienveillance, & l'envie au même but que le reſſentiment, il en réſulte de là une relation bien étroite entre ces différentes paſſions; mais elle n'eſt pas du genre de celle que nous avons expliquée; ce n'eſt pas ici une reſſemblance de ſentimens, mais une reſſemblance de directions, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi. Cependant l'effet eſt le même, il conſiſte également à réunir & à aſſocier diverſes paſſions: la pitié exiſte rarement, ou peut-être n'exiſte-t-elle jamais ſans un mélange de tendreſſe ou de ſympatie; la colere & la mauvaiſe volonté ſont les compagnes les plus ordinaires de l'envie: lorſque par quelque motif que ce ſoit on deſire le bonheur de quelqu'un, on eſt déja tout diſpoſé à l'aimer: lorſqu'on ſe réjouit de ſa miſere, on ne manquera gueres de le prendre en averſion.

Dans les cas même où l'intérêt s'en mêle, ces conſéquences ne laiſſent pas d'avoir lieu: nous avons naturellement de l'affection pour nos aſſociés, de la haine pour nos rivaux.

6. La pauvreté, la baſſeſſe, les mauvais

ſuccès excitent de l'averſion & du mépris ; cependant lorſque ces malheurs ſont fort grands, ou nous ſont repréſentés ſous de vives couleurs, ils produiſent la compaſſion, l'attendriſſement, l'amitié ; comment concilier cette contradiction ? elle n'eſt qu'apparente ; la pauvreté & la miſere, conſidérées en gros, nous font de la peine ; & cela vient d'une eſpece de ſympathie imparfaite qu'elles nous font éprouver : cette peine ſe change en averſion ou en dégoût, parce que ces ſentimens ſe reſſemblent ; mais lorſque nous entrons davantage dans la ſituation des malheureux, lorſque nous commençons à leur ſouhaiter du bien, lorſque nous ſentons le contre-coup de leur triſte ſort, ces diſpoſitions ſe changent en amitié & en bienveillance, affections qui ſont dirigées vers le même but.

7. Le reſpect eſt un mélange d'humilité & d'eſtime ou d'affection ; le mépris un mélange d'orgueil & d'averſion.

Le plaiſir que cauſe la vue du beau, l'appétit ſenſuel, l'amitié ou l'affection, voilà les trois ingrédiens dont réſulte l'amour,

qui unit les deux ſexes. On voit ſans peine qu'il ſubſiſte une relation étroite entre ces trois choſes, & qu'en vertu de cette relation elles dépendent l'une de l'autre. N'y eût-il que ce ſeul phénomene; il ſuffiroit pour démontrer la vérité de notre théorie.

## IV.

1. On a vu que notre théorie des paſſions étoit fondée ſur un double rapport, celui des idées & celui des ſentimens, & ſur le ſecours mutuel que ſe prêtent ces deux rapports. Voici encore quelques exemples propres à répandre du jour ſur ces principes.

2. Les vertus, les talens, les perfections, les biens de la fortune nous donnent de l'amour & de l'eſtime pour ceux qui les poſſedent. D'un côté, ces objets excitent une ſenſation agréable qui a du rapport avec l'amour; & de l'autre ils ſe rapportent auſſi à la perſonne à qui ils appartiennent: la liaiſon d'idées facilite la liaiſon des ſentimens, comme nous l'avons prouvé plus haut.

Mais ſuppoſons que la perſonne que nous

aimons nous ſoit encore unie par les liens du ſang, de la patrie ou de l'amitié : il eſt clair que dans ces cas-là ſes perfections ou ſes avantages nous inſpireront une eſpece d'orgueil, à cauſe de cette double relation dont nous avons tant parlé. Premiérement la perſonne ſe rapporte à nous, ſon idée réveille naturellement celle de nous-mêmes : en ſecond lieu ſes vertus ou ſes prérogatives excitent un ſentiment agréable qui ſe rapporte à l'orgueil. Auſſi rien n'eſt-il plus commun que de voir les hommes s'enorgueillir des bonnes qualités, ou de la haute fortune de leurs amis, & de leurs compatriotes.

3. Mais cet effet n'a pas lieu dans le ſens contraire : nous ne paſſons pas de la vanité à l'affection, comme nous paſſons de l'affection à la vanité, quoique les relations ſoient parfaitement les mêmes dans les deux cas : nous n'aimons pas les perſonnes de notre connoiſſance à cauſe de notre mérite, quoique ces perſonnes ſe glorifient de notre mérite ; quelle eſt la raiſon de cette différence ? la voici. L'imagination ſe tranſporte toujours facilement à nous-mêmes des ob-

jets qui nous ſont relatifs : ce paſſage eſt aiſé, tant parce que la relation elle-même le favoriſe, que parce qu'il ſe fait d'un objet éloigné à un objet qui nous touche de près : la premiere de ces circonſtances ſubſiſte à la vérité, lorſque de nous-mêmes nous paſſons aux objets qui ont du rapport avec nous ; mais elle ne peut opérer, parce que la ſeconde manque : & voilà pourquoi l'orgueil ne produit pas ſi facilement l'amour que l'amour produit l'orgueil.

4. Les vertus dont un homme eſt orné ; les ſervices qu'il a rendus, les biens dont il jouit nous font, pour l'ordinaire, aimer & conſidérer ceux qui ſont en relation avec lui ; le fils de notre ami a droit à notre amitié ; les parens d'un grand homme s'eſtiment & ſont eſtimés à ce titre : ici la double relation ſe montre dans toute ſa force.

5. Voici des cas d'un ordre différent ; où cependant l'influence de nos principes ſe retrouve. La ſupériorité des autres nous cauſe de l'envie, mais ſeulement lorſqu'elle n'eſt pas trop grande, je veux dire lorſqu'elle eſt telle que nous en approchons

encore : trop de diſproportion fait diſparoître le rapport des idées ; ou nous ne nous comparons point du tout avec ce qui eſt à une ſi grande diſtance de nous ; ou du moins cette comparaiſon ne produit que de foibles effets.

Le poëte n'eſt pas jaloux du philoſophe, ni même du poëte qui travaille dans un genre différent, qui eſt d'une autre nation, qui a vécu dans un autre ſiecle. Si ces différences n'empêchent pas qu'on ſe compare ; elles affoibliſſent pourtant la comparaiſon, & par conſéquent la paſſion qui en eſt le réſultat.

Ceci explique encore pourquoi tous les objets que nous nommons grands ou petits, ne le ſont que comparativement à des objets de la même eſpece. Une montagne à côté d'un cheval ne nous fait paroître celui-ci ni plus grand ni plus petit ; tandis qu'en voyant un cheval flamand à côté d'un cheval Italien, l'un nous paroîtra toujours plus grand, & l'autre plus petit que lorſque nous les regardons ſéparément.

Les hiſtoriens ont obſervé que dans des guerres civiles, ou des diviſions factieuſes,

chaque parti aime mieux appeller un ennemi étranger dans le pays, au riſque même de devenir ſa proie, que de ſe ſoumettre à des concitoyens. Guicciardin applique cette remarque aux guerres d'Italie, où à proprement parler, il n'y a entre les différens états d'autres relations que des relations de nom, de langue, ou de voiſinage; cependant ces relations, jointes à l'idée de ſupériorité, en rendant la comparaiſon plus naturelle, la rendent auſſi plus odieuſe, & font rechercher plutôt une ſupériorité qui n'implique aucun rapport dont l'influence ſe faſſe moins ſentir à l'imagination. Toutes les fois que nous ne pouvons pas détruire la liaiſon, nous voulons au moins en écarter la ſupériorité: voilà pourquoi les voyageurs, prodigues de louanges envers les Chinois & les Perſans, tâchent de ravaler les nations voiſines & rivales de la leur.

6. Les beaux arts fourniſſent une nouvelle preuve de nos principes. Un auteur qui feroit un livre moitié ſérieux & profond, moitié frivole & badin, ſeroit univerſellement blâmé; cette bigarrure, contraire à

toutes les regles de l'art & du goût, paroîtroit choquante. Nous ne blâmons point *Prior* pour avoir publié dans le même volume ſon *Alma* & ſon *Salomon ;* quoique l'une ſoit dans le genre léger, l'autre dans le genre grave, & que dans l'un & l'autre cet élégant poëte ait également excellé : quand même nous lirions ces deux pieces tout de ſuite & ſans interruption ; ce changement de paſſions ne nous choqueroit gueres ; pourquoi ? c'eſt que conſidérant ces deux ouvrages comme détachés, nous détruiſons tout rapport d'idées entr'eux, & que par conſéquent les affections, ne tenant plus enſemble, ne ſauroient ſe trouver en conflit.

Des figures héroiques & des figures groteſques, raſſemblées dans le même tableau, paroîtroient une choſe monſtrueuſe ; au lieu qu'elles ne choquent point dans des tableaux ſéparés, quoiqu'ils ſoient placés dans le même cabinet, & même l'un à côté de l'autre.

7. Il n'eſt pas étonnant que ce paſſage aiſé de l'imagination ait tant d'empire ſur toutes nos paſſions ; puiſque ce paſſage eſt préciſément ce qui conſtitue le rapport & la liaiſon

des objets. Nous n'avons point de notion d'une liaiſon réelle ; tout ce que nous ſavons, c'eſt que certaines idées ſont aſſociées dans notre eſprit, & que l'imagination paſſe facilement de l'une à l'autre : nous avons vû d'ailleurs que le paſſage qui ſe fait d'idée en idée, & celui qui ſe fait de ſentiment en ſentiment, nous avons vû, dis-je, que ces deux ſortes de paſſage s'entr'aident : d'où l'on peut déja préſumer que ce principe de tranſition doit avoir beaucoup d'influence ſur toutes nos affections, & ſur tous les mouvemens de notre ame : & l'expérience eſt d'accord avec cette théorie.

Pour ne pas répéter les exemples précédens, arrêtons-nous à celui-ci. Je parcours, avec un compagnon de voyage, une contrée où nous ſommes tous deux étrangers : elle nous offre des perſpectives riantes, des routes commodes, des campagnes induſtrieuſement cultivées : cela m'inſpire de la joie, & me met de bonne humeur vis-à-vis de mon compagnon ; mais comme cette contrée n'a du rapport à aucun de nous deux, elle ne peut me donner ni de l'amour propre, ni

de l'eſtime pour mon ami : l'émotion que je reſſens n'eſt pas une paſſion dans les formes ; ce ne ſont que les ſaillies d'un heureux tempérament, ou les mouvemens d'un cœur humain & ſociable : pour en faire une paſſion il faut que l'objet qui les fait naître nous touche, l'un ou l'autre, de plus près. Suppoſons que ce pays dont la vue nous charme ſoit la patrie d'un de nous deux ; ce nouveau rapport donnera une nouvelle direction au plaiſir que nous goûtons ; & le changera, ſelon les circonſtances, en eſtime ou en vanité. Je ne crois pas que cette ſpéculation ſouffre de grandes difficultés.

## V.

1. Si par raiſon on entend, ſelon la propriété de l'expreſſion, ce jugement de l'homme qui décide du vrai ou du faux ; il me paroît clair comme le jour que la raiſon ne peut jamais influer elle-même, & comme motif, ſur la volonté ; & qu'elle ne le peut que par l'intervention de quelque penchant ou de quelque paſſion. *Les relations abſtraites*

*des idées* ne ſont pas des objets de volition ; ce ne ſont que des objets de curioſité : & *les choſes de fait*, d'un autre côté, lorſqu'elles ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes, lorſquelles ne ſont ſuivies ni de deſir ni d'averſion, nous ſont tout-à-fait indifférentes ; connues ou ignorées, bien ou mal apperçues, nous n'y trouvons aucun motif qui nous excite à agir.

2. Ce que dans un ſens populaire on nomme raiſon, cette raiſon que les docteurs de morale exaltent ſi fort, n'eſt au fond qu'une paſſion moins turbulente que les autres, qui embraſſe un plus grand nombre d'objets, & qui voyant ces objets de plus loin entraîne la volonté par une pente plus douce & moins ſenſible. Cet homme diſons-nous, eſt aſſidu à l'exercice de ſa profeſſion, par un principe de raiſon ; mais ce principe n'eſt autre choſe qu'un deſir tranquille de s'enrichir, & de proſpérer : être juſte par raiſon, c'eſt l'être parce qu'on veut avoir un caractere & une bonne réputation.

3. Ce qui eſt un objet de raiſon, eſt auſſi un objet de paſſion, toutes les fois que nous l'enviſageons de plus près, ou ſous un aſpect

plus avantageux, ou enfin de maniere à lui trouver plus de conformité avec notre conſtitution interne : dans tous ces cas-là, dis-je l'émotion devient plus forte & plus marquée. Je tâche de prévenir un mal qui me menace de loin : c'eſt, dit on, la raiſon qui me fait agir ainſi : je vois un mal qui pend, pour ainſi dire, ſur ma tête; l'averſion, l'horreur, la crainte s'emparent de mon eſprit; ne ſont-ce pas-là des paſſions?

4. L'erreur la plus commune des métaphyſiciens c'eſt de n'admettre qu'un de ces principes comme principe moteur de la volonté, & de refuſer à l'autre juſqu'à la moindre influence. Les hommes agiſſent ſouvent contre ce qu'ils ſavent être de leur intérêt; ce n'eſt donc pas toujours le plus grand bien poſſible qui les détermine; ſouvent auſſi on les voit dompter des paſſions violentes en conſidération d'un bien caché dans l'avenir; ce n'eſt donc pas la ſeule inquiétude préſente qui les fait ſortir de l'inaction. L'un & l'autre de ces principes agit ſur la volonté : lorſqu'ils ſe trouvent en concurrence, le plus foible cede;

cede ; & le plus foible c'eſt le moins bien aſſorti au caractere général, ou ſeulement à la diſpoſition actuelle : la *force d'eſprit* conſiſte à faire dominer les paſſions calmes ſur les paſſions tumultueuſes ; mais où eſt la vertu qui puiſſe conſtamment réſiſter à la violence & à l'impétuoſité des deſirs & des paſſions ? C'eſt à cauſe de cette variabilité d'humeur qu'il eſt ſi difficile de juger des deſſeins & des actions futures des hommes, & que toutes les fois qu'il y a des motifs ou des paſſions qui ſe contrarient, on riſque de ſe tromper dans ſes conjectures.

## V I.

1. Je ferai ici le dénombrement de quelques-unes des circonſtances qui hâtent ou qui rallentiſſent les mouvemens de l'ame, qui augmentent ou qui affoibliſſent le feu des paſſions.

Tout mouvement de l'ame qui accompagne une paſſion, dût-il non-ſeulement en différer, mais y être même contraire par ſa nature, ſe change pourtant aiſément en cette

paſſion. Il eſt vrai que ſans le double rapport dont, nous avons expliqué la théorie cette union ne ſauroit devenir parfaite au point que les paſſions ſoient produites l'une par l'autre ; cependant il arrive moyennant un ſeul rapport, & là même où il n'y en a point, il arrive, dis-je, que deux paſſions dont chacune vient d'une cauſe ſéparée, mais exiſtant à la fois dans l'ame, ſe mêlent & ſe confondent : la paſſion dominante abſorbe celle qui eſt plus foible, & la convertit, pour ainſi dire, en ſa ſubſtance. Lorſque les eſprits animaux ſont une fois excités, il eſt facile d'en changer la direction, & il eſt naturel de penſer que la paſſion dominante doit opérer ce changement : quelques diverſes que paroiſſent deux paſſions, il y a ſouvent plus d'affinité entre elles qu'il n'y en a entre l'une des deux, & l'indifférence.

Les défauts & les petits caprices d'une belle, les jalouſies & les querelles, ſi communes en amour, ſemblent d'abord approcher de la haine & de la colere, & devoir nous cauſer bien du déſagrément ; ce ſont pourtant là dans un cœur tendrement épris

autant de nouvelles amorces propres à augmenter ſa flamme. Quel eſt l'artifice dont ſe ſert le politique qui veut vous intéreſſer à un récit ? Il commence par piquer votre curioſité ; & il attend à la ſatisfaire que vous ſoyiez au comble de l'impatience ou de l'inquiétude ; ce n'eſt qu'alors qu'il fait tomber le voile : il ſait qu'ainſi il vous amenera à ſes fins, & qu'en vous rendant curieux il vous jetera dans la paſſion qu'il s'eſt propoſé de faire naître en votre ame : il ſait que votre curioſité aidera ſa narration à produire l'effet qu'il deſire qu'elle produiſe. Un ſoldat, qui marche au combat, ſe ſent animé de courage & de confiance en penſant à ſes camarades ; l'idée des ennemis lui donne de la frayeur : toutes les nouvelles émotions qui réſultent de la premiere de ces penſées augmentent ſon courage ; tandis que les mêmes émotions, en réſultant de la ſeconde, le rendent plus craintif. Voilà pourquoi la diſcipline militaire exige de l'uniformité, & de la propreté dans les vêtemens, des tailles avantageuſes, des évolutions régulieres : l'éclat & la dignité qu'on met dans l'art de la

guerre encourage nos armées & celles de nos alliés ; mais ces mêmes objets, quoique agréables & beaux par eux-mêmes, nous effrayent quand nous les remarquons dans l'armée ennemie.

L'eſpérance eſt de ſa nature une paſſion agréable, elle tient à la bienveillance & à l'amitié : avec tout cela elle ſert à échauffer la bile, lorſque la colere eſt la paſſion dominante de l'ame,

*Spes addita ſuſcitat iras.*

dit Virgile.

2. Nous venons de voir que deux paſſions, indépendantes l'une de l'autre, ſe changent pourtant l'une dans l'autre, lorſqu'elles agiſſent en même tems. De-là il s'enſuit que toutes les fois que les biens ou les maux, outre le deſir & l'averſion, qui en ſont les effets naturels, produiſent encore une impreſſion particuliere ; cette derniere ajoute au deſir ou à l'averſion une nouvelle force, & en augmente l'impétuoſité.

3. Cela arrive ſouvent lorſque l'ame eſt en proie à des paſſions contraires ; car il faut

bien obſerver que cette contrariété cauſe une nouvelle fermentation dans les eſprits, & qu'elle excite plus de déſordre que ne feroient deux paſſions d'égale force, agiſſantes de concert : la nouvelle émotion ſe mêle avec ſon antagoniſte ; & ſouvent elle lui communique un degré de véhémence, qui ſans ce choc n'auroit jamais pu avoir lieu. Nous deſirons naturellement tout ce qui eſt défendu, & les actions interdites par les loix ſont celles pour leſquelles nous avons le plus de penchant : le ſouvenir de nos devoirs eſt ſouvent trop foible pour ſurmonter nos paſſions ; & alors ce combat que nos principes leur livrent les irritent, au lieu de les calmer.

4. Cet effet eſt le même, ſoit que l'oppoſition naiſſe de motifs intérieurs, ſoit des obſtacles de dehors : dans l'un & l'autre cas la paſſion augmente : les efforts que nous faiſons pour triompher des obſtacles agitent les eſprits ; la paſſion en devient plus vive.

5. L'incertitude a les mêmes ſuites. L'agitation de la penſée qui paſſe, tour-à-tour, d'un point de vue à l'autre, & la variété des paſſions qui ſe ſuccedent mettent le trouble

dans l'eſprit ; & ce trouble tourne au profit de la paſſion dominante.

La ſécurité, au contraire, affoiblit les paſſions : l'ame abandonnée à elle-même tombe dans un état de langueur, ſon feu s'éteint auſſi-tôt que le ſouffle des paſſions ceſſe de le ranimer. Ces raiſons ayant encore lieu dans le déſeſpoir, les effets en ſont les mêmes que ceux de la ſécurité, quoique d'ailleurs ces deux ſituations ſoient diamétralement oppoſées.

6. Il y a un art de déguiſer les choſes qui produit de grandes paſſions : on couvre une partie de l'objet d'une ombre légere, qui en laiſſe entrevoir aſſez pour prévenir en ſa faveur, & qui en cache aſſez pour donner carriere à l'imagination. Deux choſes contribuent ici à accélérer le mouvement des eſprits, & à donner plus de vie à la paſſion ; la premiere c'eſt l'incertitude, compagne inſéparable de l'obſcurité, la ſeconde, l'effort de l'imagination, qui tend à completter une idée qui n'eſt qu'ébauchée.

7. Si les choſes contraires produiſent le même effet, comme nous venons de le re-

marquer par rapport au déſeſpoir & à la ſécurité ; la même choſe produit auſſi des effets contraires. L'abſence augmente ou diminue les paſſions, ſelon les circonſtances dont elle eſt accompagnée. M. de la Rochefoucault a fort bien obſervé qu'elle détruit les paſſions foibles, & renforce les grandes paſſions, tout comme le vent éteint une bougie, & rend les flammes d'un incendie plus terribles. Une longue abſence affoiblit naturellement nos idées, & par-là diminue les paſſions correſpondantes ; mais lorſque ces paſſions ſont aſſez vives pour ſubſiſter par elles-mêmes, les peines de l'abſence leur donnent une nouvelle impulſion.

8. Lorſque nous nous appliquons à faire une action, ou à concevoir un objet auquel nous ne ſommes pas accoutumés, nous ſentons un certain défaut de ſoupleſſe dans nos facultés : nos eſprits animaux ont de la peine à couler dans cette nouvelle direction ; mais cette peine même les agite ; elle eſt l'origine de l'admiration, de la ſurpriſe, & de toutes les émotions que nous cauſe la nouveauté : cette difficulté nous procure

une eſpece d'agrément, attaché à tout ce qui anime l'eſprit dans un degré modique; cependant, comme la ſurpriſe nous cauſe des agitations, elle doit, ſelon nos principes, augmenter les peines auſſi bien que les plaiſirs : auſſi cela arrive-t-il : tout ce qui eſt nouveau nous affecte davantage, c'eſt-à-dire plus agréablement, ou plus déſagréablement, qu'il ne devroit le faire : à meſure que nous le revoyons, la nouveauté s'uſe, les paſſions s'appaiſent, le mouvement des eſprits ſe rallentit, & nous le regardons d'un œil plus tranquille.

9. L'imagination eſt bien étroitement unie aux affections; ſa vivacité fait leur force. De-là vient que dans la recherche des plaiſirs nous ſommes plus portés vers ceux qui nous ſont familiers que vers d'autres, beaucoup plus grands, dont nous ne connoiſſons pas bien la nature : c'eſt que nous pouvons nous former une idée nette & déterminée des premiers; au lieu que des ſeconds, nous ne ſavons autre choſe, ſi ce n'eſt en général que ce ſont des plaiſirs.

Un plaiſir que nous avons goûté depuis

peu, & dont la mémoire eſt récente, fait plus d'impreſſion ſur la volonté qu'un plaiſir dont les traces ſont preſque effacées de notre ſouvenir.

Les plaiſirs aſſortiſſans à notre façon de vivre ſe font deſirer davantage que ceux qui ſont étrangers à notre plan de vie.

Rien n'eſt plus propre à émouvoir les paſſions que cette éloquence qui peint les objets de fortes & de vives couleurs. L'opinion d'autrui, ſi elle eſt ſoutenue de quelque paſſion, a un grand pouvoir ſur notre eſprit: elle fait que nous nous laiſſons dominer par une idée à laquelle ſans cela nous n'aurions peut-être pas fait attention.

Il eſt à remarquer que les paſſions ſont d'autant plus vives que l'imagination eſt plus enflammée. A cet égard, comme à bien d'autres, la force des paſſions dépend pour le moins autant de notre tempérament que de la nature ou de la ſituation des objets.

Ce qui eſt éloigné de nous, ſoit en tems, ſoit en lieu, n'a pas tant d'efficace que ce qui eſt contigu, & dans la proximité.

* * * * * * * *

une eſpece d'agrément, attaché à tout ce qui anime l'eſprit dans un degré modique; cependant, comme la ſurpriſe nous cauſe des agitations, elle doit, ſelon nos principes, augmenter les peines auſſi bien que les plaiſirs : auſſi cela arrive-t-il : tout ce qui eſt nouveau nous affecte davantage, c'eſt-à-dire plus agréablement, ou plus déſagréablement, qu'il ne devroit le faire : à meſure que nous le revoyons, la nouveauté s'uſe, les paſſions s'appaiſent, le mouvement des eſprits ſe rallentit, & nous le regardons d'un œil plus tranquille.

9. L'imagination eſt bien étroitement unie aux affections; ſa vivacité fait leur force. De-là vient que dans la recherche des plaiſirs nous ſommes plus portés vers ceux qui nous ſont familiers que vers d'autres, beaucoup plus grands, dont nous ne connoiſſons pas bien la nature : c'eſt que nous pouvons nous former une idée nette & déterminée des premiers; au lieu que des ſeconds, nous ne ſavons autre choſe, ſi ce n'eſt en général que ce ſont des plaiſirs.

Un plaiſir que nous avons goûté depuis

peu, & dont la mémoire eſt récente, fait plus d'impreſſion ſur la volonté qu'un plaiſir dont les traces ſont preſque effacées de notre ſouvenir.

Les plaiſirs aſſortiſſans à notre façon de vivre ſe font deſirer davantage que ceux qui ſont étrangers à notre plan de vie.

Rien n'eſt plus propre à émouvoir les paſſions que cette éloquence qui peint les objets de fortes & de vives couleurs. L'opinion d'autrui, ſi elle eſt ſoutenue de quelque paſſion, a un grand pouvoir ſur notre eſprit : elle fait que nous nous laiſſons dominer par une idée à laquelle ſans cela nous n'aurions peut-être pas fait attention.

Il eſt à remarquer que les paſſions ſont d'autant plus vives que l'imagination eſt plus enflammée. A cet égard, comme à bien d'autres, la force des paſſions dépend pour le moins autant de notre tempérament que de la nature ou de la ſituation des objets.

Ce qui eſt éloigné de nous, ſoit en tems, ſoit en lieu, n'a pas tant d'efficace que ce qui eſt contigu, & dans la proximité.

* * * * * * * *

Je ne prétends pas avoir épuiſé mon ſujet. Il me ſuffit d'avoir fait voir que l'origine & le jeu des paſſions ſont aſſujettis à un mécaniſme régulier : & que cette matiere eſt ſuſceptible d'une analyſe auſſi exacte que le ſont les loix du mouvement, l'optique, l'hydroſtatique, & toutes les autres parties de la philoſophie naturelle.

# DISSERTATION

## SUR LA

# TRAGÉDIE.

# DISSERTATION
## SUR LA
# TRAGEDIE.

Il ſemble d'abord qu'il ſoit impoſſible de rendre raiſon du plaiſir que goûtent les ſpectateurs d'une belle tragédie : ce plaiſir naît de paſſions qui en elles-mêmes ſont déſagréables, de la triſteſſe, de l'angoiſſe, de la terreur : plus nous ſommes touchés, plus nous ſommes émus ; plus le ſpectacle nous enchante ; & auſſi-tôt que ces paſſions ceſſent de nous agiter, la piece eſt finie. Dans le genre tragique on ne ſouffre, tout au plus, qu'une ſcene ou regne la joie pure ; encore faut-il que ce ſoit la derniere : s'il y en a d'autres qui offrent une foible lueur de plaiſir ; elles ne ſont-là que pour augmenter la douleur

par voie de contraſte. Le poëte emploie tout ſon art à exciter & à entretenir dans nos eſprits l'indignation & la pitié, la colere & la terreur : plus il ſait nous affliger, plus nous ſommes contens, & nous le ſommes au plus haut point, lorſque par des larmes, des cris & des ſanglots nous pouvons ſoulager nos cœurs opprimés de compaſſion & d'attendriſſement.

Un phénomene auſſi ſingulier n'a point échappé à ce petit nombre de critiques qui ont eu quelque teinture de philoſophie ; ils ont tâché d'en découvrir les cauſes, & de l'expliquer.

L'abbé *Dubos*, dans ſes réflexions ſur la poëſie & la peinture, poſe pour baſe que rien n'eſt plus déſagréable à l'eſprit que cette langueur, ce déſœuvrement, cette indifférence où il tombe, lorſqu'il eſt vuide de paſſions. Pour ſortir d'un état qui lui peſe ſi fort, il a recours à tout ce qu'il croit pouvoir l'amuſer ou le diſtraire, au travail, au jeu, aux ſpectacles les plus ſanglans, comme ſont par exemple les exécutions, pourvu qu'en lui donnant des paſſions, ils puiſſent

détourner ſon attention de lui-même; & il ne lui importe quelles paſſions, qu'elles ſoient déſagréables, triſtes, mélancoliques, déréglées; il les préfere toujours à cette langueur inſipide qui naît du repos & de la tranquillité.

On ne ſauroit nier qu'il n'y ait bien des choſes ſatisfaiſantes dans cette explication. Dans une ſale où il y a pluſieurs tables de joueurs, la compagnie s'attroupe autour de celle où l'on joue le plus gros jeu, quand même on y joueroit avec moins d'intelligence qu'aux autres : c'eſt qu'on y voit, ou du moins qu'on s'imagine de voir des paſſions proportionnées à la grandeur du gain ou de la perte : & l'intérêt que l'on y prend, faiſant en quelque maniere reſſentir le contre-coup de ces paſſions, ſert à nous amuſer pendant quelques momens : le tems paſſe plus vîte, & nous nous trouvons ſoulagés de l'ennui qui nous accable dans la ſolitude.

Les menteurs de profeſſions outrent tout, les événemens ſiniſtres auſſi bien que les événemens heureux : toutes ſortes de périls, de ſouffrance, de miſere, de maladie, de mort, d'aſſaſſinat, de cruauté, de

même que la joie, la beauté, la bonne humeur, la magnificence, tout cela, dis-je, groſſit dans les récits qu'ils en font, & devient, en paſſant par leur bouche, plus important qu'il n'étoit en effet. Par ce ſecret, quelque abſurde qu'il ſoit, ils brillent dans les cercles; ils fixent l'attention des aſſiſtans; le merveilleux dont ils brodent leurs contes attache ceux qui les écoutent, en communiquant à leurs ames les paſſions ou les mouvemens qu'il eſt en droit de produire.

Cette ſolution eſt donc très-ingénieuſe; cependant elle laiſſe quelque choſe à deſirer: on ne peut l'appliquer, dans toute ſon étendue au ſujet que nous traitons; voici en quoi conſiſte la difficulté. Les malheurs dont la repréſentation nous charme dans la tragédie, s'ils arrivoient en effet ſous nos yeux, nous cauſeroient une affliction vraie & très-ſenſible; cependant c'eſt alors qu'ils ſembleroient devoir être le remede le plus efficace contre l'indolence & la langueur. Il paroît que M. de Fontenelle ait ſenti cette difficulté: il s'y prend d'une autre façon pour expliquer ce phénomene; ou du moins il

ajoute

ajoute à la théorie de l'abbé Dubos ce qu'il croit néceſſaire pour la perfectionner.

« Le plaiſir & la douleur, dit-il, qui ſont » deux ſentimens ſi différens, ne different » pas beaucoup dans leur cauſe. Il paroît par » l'exemple du chatouillement que le mou- » vement du plaiſir, pouſſé un peu trop loin, » devient douleur, & que le mouvement de » la douleur, un peu modéré, devient plaiſir. » De-là vient encore qu'il y a une triſteſſe » douce & agréable, c'eſt une douleur af- » foiblie, & diminuée. Le cœur aime na- » turellement à être remué, ainſi les objets » triſtes lui conviennent, & même les ob- » jets douloureux, pourvu que quelque » choſe les adouciſſe. Il eſt certain qu'au » théâtre la repréſentation fait preſque l'ef- » fet de la réalité; mais enfin elle ne le fait » pas entiérement; quelque entraîné que » l'on ſoit par la force du ſpectacle, quel- » que empire que l'imagination & les ſens » prennent ſur la raiſon, il reſte toujours au » fond de l'eſprit je ne ſais quelle idée de la » fauſſeté de ce qu'on voit. Cette idée, quoi- » que foible & enveloppée, ſuffit pour

» diminuer la douleur de voir ſouffrir quel-
» qu'un que l'on aime, & pour réduire cette
» douleur au degré où elle commence à ſe
» changer en plaiſir. On pleure les malheurs
» d'un héros à qui l'on s'eſt affectionné, &
» dans le même moment on s'en conſole,
» parce qu'on ſait que c'eſt une fiction; &
» c'eſt juſtement de ce mélange de ſenti-
» mens que ſe compoſe une douleur agréa-
» ble, & des larmes qui font plaiſir. De
» plus, comme cette affliction qui eſt cauſée
» par l'impreſſion des objets ſenſibles & ex-
» térieurs eſt plus forte que la conſolation
» qui ne part que d'une réflexion inté-
» rieure, ce ſont les effets & les marques
» de la douleur qui doivent dominer dans
» ce compoſé. » (1).

Cette ſolution paroît juſte & convaincante; & avec tout cela il lui manque peut-être encore quelque choſe pour épuiſer le phénomene. Les paſſions que l'éloquence excite, tout comme celles qui naiſſent de la peinture & de la repréſentation théâtrale, ont un agré-

(1) *Réflexions ſur la poétique* §. XXXVI.

ment infini ; les épilogues de Cicéron, ſurtout, ſont les délices de tout lecteur qui a du goût & de l'intelligence, il y en a qu'on ne lira guere, ſans ſe ſentir ému juſques au fond du cœur : le ſuccès de cet orateur dans cette partie de ſes harangues fait aſſurément ſon principal mérite : jamais les juges, ou ceux qui compoſoient ſon auditoire ne goûtoient plus de plaiſir que lorſque les larmes couloient de tous les yeux : & jamais l'orateur n'étoit plus applaudi que lorſqu'il les faiſoit couler. La deſcription pathétique du maſſacre des capitaines de Sicile, ordonné par Verres, eſt un chef-d'œuvre dans ce genre ; mais perſonne penſeroit-il qu'il eût pris plaiſir à aſſiſter à une ſcene auſſi horrible ? Cependant on ne ſauroit dire que la triſteſſe ſoit ici adoucie par la fiction : tous les auditeurs étoient convaincus de l'exacte vérité de l'événement, avec toutes ces circonſtances. Qu'eſt-ce donc qui tire ici, pour ainſi parler, le plaiſir qui conſerve tous les traits & tous les ſymptômes de la plus profonde affliction.

Je réponds que cet effet qui paroît ſi extraordinaire eſt dû à l'éloquence même qui

peint, avec tant de vérité, cette ſcene d'horreur : le génie qui ſait animer un pareil tableau, l'art qui raſſemble tous les traits touchans, le jugement qui les met chacun à ſa place, l'exercice, dis-je, de tous ces ſublimes talens, joint à la force de l'expreſſion, & à la cadence harmonieuſe des nombres oratoires, voilà ce qui charme les auditeurs, & les pénetre des ſentimens les plus délicieux: non-ſeulement les paſſions triſtes ſont effacées & détruites par des paſſions contraires ; elles deviennent elles-mêmes agréables, & concourent à groſſir, pour ainſi dire, la maſſe du plaiſir que l'éloquence fait naître. La même énergie déployée dans un ſujet qui n'intéreſſe point ne plaîroit pas la moitié autant, ou plutôt paroîtroit ridicule ; notre ame, demeurant dans le calme de l'indifférence, ne trouveroit plus de goût aux beautés de ces images & de ces expreſſions, qui ſoutenues de quelque paſſion nous procure un plaiſir ſi exquis. Le ſentiment du beau donne une nouvelle direction aux mouvemens impétueux de la triſteſſe, de la pitié, & de la colere : il s'empare de toute la capacité de l'ame, il

domine ſur toutes ſes émotions, il les convertit en ſa propre nature, ou du moins leur en donne une teinte aſſez forte pour changer entiérement la leur. L'ame étant tout à la fois agitée par la paſſion, & tranſportée par l'éloquence, ces deux impreſſions ſe confondent en une, qui eſt délicieuſe.

Le même principe a lieu dans la tragédie : à quoi nous pouvons ajouter que la tragédie eſt une imitation ; & que toute imitation plaît par elle-même. Cela contribue, ſans doute, à ôter aux paſſions ce qu'elles ont de triſte, en ſorte que ſur le tout il ne reſte qu'un ſentiment uniforme, une jouiſſance agréable. Les objets les plus triſtes & les plus terribles nous plaiſent ſur la toile, & même davantage que les plus beaux objets qui n'ont rien d'intéreſſant (1). Le mouve-

(1) Les peintres expriment la triſteſſe & la douleur, auſſi-bien que les autres paſſions ; mais ſans y appuyer autant que les poëtes : ceux-ci, au contraire, quoiqu'ils copient tous les mouvemens de l'ame, paſſent fort légérement ſur les ſenſations agréables. Le peintre ne repréſente qu'un inſtant, & s'il peut le remplir de paſſion, il eſt ſûr de plaire au ſpectateur; au-lieu que pour varier les ſcenes, les intrigues, les ſenti-

ment que la paſſion imprime à l'ame lui communique un feu, une activité, une véhémence extraordinaire; enfin, par la force de l'impreſſion dominante, tout cela ſe transforme en plaiſir. Ce n'eſt donc pas ſimplement en diminuant & en affoibliſſant la triſteſſe que les fictions tragiques temperent les paſſions; cela ſe fait plutôt par l'infuſion d'un nouveau ſentiment, ſi l'on me permet cette façon de parler. On peut affoiblir par degré une douleur réelle juſqu'à la faire ceſſer; cependant dans aucune de ſes dégradations vous ne ſentirez du plaiſir, à moins que ce ne ſoit par accident, comme il arriveroit, par exemple, à un homme plongé dans une léthargique indolence lorſqu'il viendroit à ſortir de cet état.

Pour confirmer cette théorie, il ſuffira de produire d'autres exemples, par leſquels on puiſſe voir que les paſſions ſubordonnées ſe changent en la paſſion dominante, ou lui

---

mens, le poëte n'a d'autre reſſource que d'employer la triſteſſe, l'angoiſſe, la terreur; une joie complette produiſant le repos & la ſécurité, l'action ceſſe & l'intérêt s'éteint.

prêtent de nouvelles forces, lors même qu'elles ſont d'une nature différente, & ſouvent, lorſqu'elles ſont d'une nature contraire.

La nouveauté nous attire; & nous rend attentifs : les mouvemens qu'elle excite ſe changent toujours en une paſſion relative à l'objet qui eſt nouveau, & tranſmettent à cet objet toute leur activité. Qu'un événement faſſe naître la joie ou la triſteſſe, l'orgueil ou la honte, la bienveillance ou le reſſentiment : ces émotions ſeront toujours d'autant plus vives que cet événement ſera plus nouveau ou plus rare; & quoique la nouveauté ſoit agréable par elle-même; l'on voit pourtant qu'elle augmente nos peines auſſi bien que nos plaiſirs.

Votre deſſein eſt-il de m'émouvoir par le récit de quelque aventure ? n'allez pas d'abord m'en montrer le dénouement : attendez que ma curioſité ſoit piquée : impatientez-moi pendant quelque tems. C'eſt l'artifice dont ſe ſert *Jago* dans la fameuſe ſcene du *Maure de Veniſe;* On ne ſauroit voir ce ſpec-

tacle, ſans remarquer combien l'impatience d'*Othello* augmente ſa jalouſie : on y voit, pour ainſi dire, à l'œil, la paſſion ſubalterne ſe transformer dans la paſſion principale.

Les obſtacles irritent les paſſions, de quelque genre qu'elles puiſſent être ; c'eſt qu'ils attirent notre attention, font mouvoir nos forces actives, & par-là produiſent des efforts qui favoriſent le jeu de la paſſion dominante.

Les peres & les meres ont ordinairement une prédilection marquée pour celui de leurs enfans dont le tempérament foible & les infirmités leur ont cauſé le plus d'inquiétude, & leur ont rendu ſon éducation plus pénible. Le ſentiment de la peine renforce ici l'affection, qui eſt un ſentiment agréable.

Il n'y a rien qui nous rende nos amis ſi chers que le riſque de les perdre. Le plaiſir de vivre avec eux eſt bien moins puiſſant à cet égard que l'appréhenſion de leur mort.

La jalouſie eſt une paſſion déſagréable ; & cependant l'amour, qui eſt un plaiſir, ne ſauroit gueres s'en paſſer, ou du moins ne

ſauroit être bien vif ſans en être accompagné. Tous les amans ſe plaignent des tourmens de l'abſence ; & avec tout cela les petites abſences ſont ce qu'il y a de plus favorable pour l'amour ; ſi les longues y nuiſent ce n'eſt que parce que le tems nous y accoutume, & nous apprend à les ſupporter. La jalouſie & l'abſence compoſent en amour ce que les Italiens nomment le *dolce piccante*, en quoi, ſelon eux, conſiſte l'eſſence du plaiſir.

L'aîné des Plines a fait une obſervation, très-belle & très-délicate, qui répand un jour merveilleux ſur mon principe. *C'eſt*, dit-il, *une choſe remarquable que les derniers ouvrages des célebres artiſtes, que la mort les empêcha de finir, ſont ceux dont on fait le plus de cas. Tels ſont, par exemple,* l'Iris *d'*Ariſtide ; *les* Tyndarides *de* Nicomaque, *la* Médée *de* Timomaque, *& la* Vénus *d'*Apelle, *que l'on met bien au-deſſus de leurs productions les plus parfaites. On étudie ſoigneuſement les traits ébauchés, & les idées à demi exécutées ; enfin, ce qui ajoute au plaiſir, c'eſt le regret même que nous donnons*

*a ces mains habiles que la mort à flétries, dans le tems qu'elles travailloient à ces chef-d'œuvres* (1).

Ces exemples dont on pourroit conſidérablement augmenter le nombre, nous donnent quelque notion des analogies que la nature obſerve : nous voyons à préſent que ce que nous avions d'abord pris pour un grand paradoxe ne l'eſt point ; & qu'il n'y a rien de ſi extraordinaire dans cette eſpece de plaiſir que la poéſie, l'éloquence, & la muſique ſavent tirer de la douleur, de la triſteſſe, de l'indignation & de la pitié. Les

(1) *Illud vero perquàm rarum ac memoriâ dignum, etiam ſuprema opera artificum, imperfectaſque tabulas, ſicut Irin Ariſtidis, Tyndaridas Nicomachi, Medeam Timomachi, & quam diximus, Venerem Apellis in majori admiratione eſſe quam perfecta. Quippe in iis lineamenta reliqua, ipſæque cogitationes artificum ſpectantur, atque in lenocinio commendationis dolor eſt manûs, cum id ageret, extinctæ.* L. XXXV. cap. 11.

images fortes, les expreſſions énergiques, un diſcours bien cadencé, une belle imitation, chacune de ces choſes a ſon agrément propre : lorſque tous ces agrémens ſe réuniſſent dans un objet qui tient à quelque paſſion ſubordonnée, ils l'abſorbent, la forcent à changer de nature & à groſſir la ſomme totale du plaiſir. Cette paſſion ſeroit peut-être douloureuſe ſi elle naiſſoit toute ſeule; mais ici les charmes des beaux arts en ont émouſſé la pointe; ce n'eſt plus que molleſſe, douceur, volupté.

Pour mieux s'en convaincre on n'a qu'à remarquer les cas où le mouvement des paſſions domine ſur celui de l'imagination; on verra qu'il arrive préciſément le contraire : le ſecond de ſes mouvemens, étant alors ſubordonné au premier, ſe change en ſa nature, & concourt à augmenter la peine & l'affliction que celui-ci a fait naître.

Croiroit-on que ce fût un bon moyen de conſoler un pere affligé de la mort d'un fils tendrement chéri, que de lui exagérer, avec beaucoup d'éloquence, la grandeur de ſa

perte ? Tout au contraire, plus vous mettez de l'imagination & du pathétique dans votre diſcours, plus vous augmentez ſa douleur & ſon déſeſpoir.

On ne ſauroit douter que la honte, la confuſion, la terreur, & par conſéquent les peines ne ſoient devenues plus grandes dans l'eſprit de Verrès, à meſure que Cicéron, qui haranguoit contre lui, s'animoit davantage, & mettoit plus de véhémence & de chaleur dans ſon diſcours : ces paſſions qui agitoient le coupable étoient trop fortes pour que les beautés de l'élocution euſſent pû les détruire : elles étoient produites & entretenues par le même principe qui dans les autres auditeurs excitoit la ſympathie, la pitié, l'indignation ; mais ce principe agiſſoit ſur lui dans un ſens contraire ; la même éloquence qui charmoit les aſſiſtans, anéantiſſoit Verrès.

Mylord Clarendon, lorſque dans ſon hiſtoire il en vient à la cataſtrophe du parti royal, s'imaginant que cette narration ne pouvoit être qu'infiniment déſagréable, paſſe

ſur la mort du roi, ſans en toucher la moindre circonſtance : cette ſcene lui paroît trop affreuſe pour pouvoir être goûtée dans la deſcription, & même pour pouvoir être rappellée ſans cauſer de l'averſion & de la douleur. C'eſt que lui-même, & ceux qui pouvoient le lire de ſon tems, avoient trop de part à ces événemens pour s'en reſſouvenir ſans peine & ſans répugnance ; au lieu que dans d'autres tems & l'hiſtorien & le lecteur regarderoient cette époque de l'hiſtoire d'Angleterre comme la plus intéreſſante, & par conſéquent comme la plus agréable.

L'action qui fait le ſujet d'une tragédie peut être trop ſanglante & trop atroce ; elle peut inſpirer une telle horreur qu'il ne ſera plus poſſible de la transformer en un ſentiment agréable : alors la force de la diction, & la vivacité du coloris ne ſervent qu'à augmenter le déſagrément : on en voit l'exemple dans un de nos drames qui a pour titre *la Belle Mere ambitieuſe* ; Un vénérable vieillard, dans un accès violent de fureur & de déſeſpoir, ſe briſe la tête contre une colonne, & la ſouille

de ſa cervelle mêlée avec ſon ſang. Le théâtre Anglois n'offre que trop de ces dégoûtantes images.

Il n'y a pas juſques aux ſentimens les plus communs de pitié qui pour donner une ſatisfaction complette ne demandent à être tempérés par quelque affection agréable. Les plaintes & les gémiſſemens de la vertu oprimée, le triomphe de la tyrannie & du vice forment un ſpectacle qui déplaît, & que tous les grands maîtres de l'art dramatique ont ſoin d'éviter. Pour renvoyer les ſpectateurs ſatisfaits, il faut que la vertu ſe change en un noble déſeſpoir, ou que le vice ſoit puni.

En jugeant les peintres d'après cette regle, il ſe trouvera que la plupart d'entr'eux ont mal réuſſi dans le choix de leurs ſujets; travaillant pour les égliſes & les monaſteres, ils ſe ſont principalement exercés ſur des ſcenes horribles, comme ſont les martyres & les crucifixions: on ne voit dans leurs tableaux que tourmens, plaies, exécutions, en un mot que des ſouffrances paſſives, ſans actions & ſans ſentiment. Détournent-

ils le pinceau de cette mythologie ſpirituelle? c'eſt pour peindre les fables d'Ovide: ces ſujets, il eſt vrai, ne manquent pas de paſſion, & ſont aſſez gracieux; mais à peine ſont ils aſſez naturels, ou aſſez vraiſemblables pour ſe ſoutenir ſur la toile.

Ce n'eſt pas ſeulement dans la poéſie & dans l'art oratoire que ſe découvrent ces effets de l'inverſion de notre principe; l'on en voit des traces dans la vie ordinaire des hommes. Par-tout où la paſſion ſubordonnée vient à ſe changer en paſſion dominante, elle engloutit le ſentiment qu'elle nourriſſoit & fortifioit. Trop de jalouſie étouffe l'amour: trop de difficulté nous refroidit: trop d'infirmité & de maladie dans un enfant dégoûte ſes parens, ſur-tout s'ils ont plus d'amour propre que de tendreſſe.

Qu'y a-t-il de plus déplaiſant que ces contes ſombres, funeſtes & déſaſtreux, dont les perſonnes mélancoliques entretiennent ſans ceſſe ceux qui les approchent? La paſſion déſagréable, ſe trouvant ici toute ſeule, ſans être mitigée ni par l'eſprit, ni par le génie,

ni par l'éloquence, il n'en réſulte qu'un déplaiſir tout pur, que rien n'eſt capable de tourner en ſatisfaction.

# DISSERTATION

## SUR LA

# REGLE DU GOUT.

# DISSERTATION
## SUR LA
# REGLE DU GOUT.

IL n'y a perſonne qui ne ſache par expérience que les goûts ſont différens, auſſi bien que les opinions : il ne faut ni de grandes lumieres, ni un grand uſage du monde pour s'appercevoir de cette différence : il n'y a point d'eſprit ſi borné qui ne la remarque dans le cercle étroit de ſes liaiſons ; car elle ſe fait déja ſentir entre des hommes qui vivent ſous le même gouvernement, & qui dès leur tendre enfance ont été imbus des mêmes préjugés. Ceux, qui ſont en état d'étendre la vue juſqu'aux tems paſſés, & aux nations reculées, ſont encore bien plus frappés de ce contraſte. Nous donnons le

nom de barbare à tout ce qui s'éloigne de notre goût & de notre façon de penſer ; mais on nous le renvoye : il n'y a point d'eſprit ſi ſuffiſant qu'une ſuffiſance égale à la ſienne ne puiſſe démonter, & qui en voyant tant de ſentimens oppoſés les uns aux autres, ne penſe au moins quelquefois que le tort pourroit bien être de ſon côté.

Si cette variété des goûts ſe fait déja remarquer aux eſprits qui ne ſont pas des plus clairvoyans ; celui qui ſe donne la peine de l'approfondir la trouvera encore bien plus grande & bien plus réelle qu'elle ne le paroît. Dans les diſcuſſions ſur la beauté & la laideur, il arrive ſouvent que l'on ſe ſert des mêmes expreſſions générales ſans être du même ſentiment. Il y a dans chaque langue certains termes d'approbation & de blâme, dont tous ceux qui la parlent doivent ſe ſervir dans le même ſens. S'agit-il de ſavoir en quoi conſiſte la beauté d'une compoſition ? tout le monde s'accorde à louer l'élégance, l'uſage des mots propres, la ſimplicité du ſtyle, & les penſées ſpirituelles ; les phraſes ampoulées, l'affectation, la froideur & le faux

brillant ſont généralement blâmés. En vient-on au détail ? Cette uniformité apparente s'évanouit, il ſe trouve qu'on n'avoit pas attaché la même ſignification aux mêmes termes. Dans les matieres de ſcience, & dans toutes celles qui ſont du reſſort de l'opinion, c'eſt, préciſément le contraire, le fond de la controverſe eſt plutôt dans les propoſitions générales que dans les particulieres, & la différence eſt le plus ſouvent imaginaire : auſſitôt qu'on s'explique, la diſpute finit, & l'on s'étonne que l'on ait pu ſe quereller ſur des ſujets ſur leſquels on penſoit la même choſe.

Ceux qui placent le fondement de la morale dans le ſentiment, plutôt que dans la raiſon, y appliquent la premiere des obſervations que nous venons de faire ; ils croyent que ſur toutes les queſtions qui regardent la conduite & les mœurs, les hommes ſont en effet plus partagés qu'ils ne le paroiſſent. Il eſt vrai que les écrivains de tous les tems & de toutes les nations s'accordent à faire l'éloge de la juſtice, de l'humanité, de la grandeur d'ame, de la prudence & de l'attachement à la vérité ; les poëtes & les au-

teurs agréables ne font point ici d'exception: depuis Homere juſqu'à l'archevêque de Cambrai, ils débitent tous les mêmes maximes, ils recommandent tous les mêmes vertus; & leur blâme tombe ſur les mêmes vices. On attribue, pour l'ordinaire, ce conſentement univerſel à la raiſon qui dicte les mêmes préceptes à tous les hommes, & prévient toutes ces diſputes auxquelles les ſciences abſtraites ſont ſi fort expoſées. Cette explication eſt ſatisfaiſante en tant que ce conſentement a lieu en effet; mais il faut convenir auſſi qu'il n'exiſte ſouvent qu'en apparence, & que le langage nous fait illuſion. Dans toutes les langues une idée honorable eſt attachée au mot de *vertu* & à ſes ſynonymes, & une idée de blâme à celui de *vice*: on ne ſauroit, ſans une impropriété révoltante, joindre la notion de reproche à un terme que l'uſage autoriſe à ſignifier une louange, ni prendre, ou employer comme une louange une expreſſion que l'idiome a deſtiné pour dénoter un reproche. Quand Homere débite des préceptes généraux, tout le monde tombe d'accord de leur vérité; il

n'en eſt pas de même lorſqu'il peint des mœurs perſonnelles : il y a dans le courage d'Achille une férocité, dans la prudence d'Ulyſſe une duplicité, qu'aſſurément Fenélon n'auroit jamais attribuée à ſes héros. Le ſage Ulyſſe du poëte grec eſt un menteur de profeſſion & d'inclination, qui ſouvent ne ment que pour mentir ; au-lieu que dans le poëme françois ſon fils pouſſe le ſcrupule juſqu'à ſubir les plus grands périls, plutôt que de ſe départir de la plus exacte vérité.

Les partiſans & les admirateurs de l'alcoran font ſonner bien haut l'excellence de la morale répandue dans cette barbare production ; mais il faut croire que les mots arabes qui ſont rendus en françois par équité, juſtice, tempérance, douceur, charité, ſont de nature à être toujours employés dans un bon ſens : ç'eût été trahir ſon ignorance que de les traduire autrement, & ç'eût été une faute groſſiere, non contre les mœurs, mais contre la langue, que de leur aſſocier des épithetes qui n'euſſent pas exprimé une approbation. Voulez-vous ſavoir ſi les principes du prétendu prophete ont été juſtes &

conformes à la ſaine morale ? Suivez-le dans ſa narration : vous le verrez décorer des plus grands éloges des traits d'inhumanité, de trahiſon, de cruauté, de vengeance & de bigoterie, qui ne ſauroient être tolérés dans aucune ſociété, pour peu qu'elle ſoit policée : point de regle fixe de droit ; ſi une action eſt louée ou blâmée, ce n'eſt qu'autant qu'elle eſt favorable ou contraire aux intérêts des vrais croyans.

En vérité c'eſt un mérite bien mince que celui de débiter les loix générales de la ſcience des mœurs. Quelle vertu me recommanderez-vous qui ne porte déja ſa recommandation avec elle dans le mot même qui ſert à la déſigner ? Celui qui inventa le terme de *modeſtie*, & s'en ſervit le premier pour dénoter une choſe louable, prêcha avec plus de clarté & de force le précepte qui dit *ſois modeſte*, que ne le peut faire un légiſlateur ou un prophete. De toutes les expreſſions, celles qui outre leur ſens propre, marquent encore un certain degré de louange ou de blâme, ſont les moins ſujettes à être perverties ou mal entendues.

Il eſt bien naturel de chercher la *regle du goût*, je dis une regle au moyen de laquelle nous puiſſions concilier les divers ſentimens des hommes, ou du moins décider entre ces ſentimens, & ſavoir lequel il faut condamner.

Il eſt une philoſophie qui nous ôte toute eſpérance de réuſſir dans cette recherche, & qui range la *regle du goût* dans la claſſe des découvertes impoſſibles. Il y a une énorme différence, vous diront ces philoſophes, entre le jugement & la ſenſation : toute ſenſation eſt telle qu'elle doit être ; ne ſe rapportant qu'à elle-même, elle a toujours la réalité que nous y appercevons : il n'en eſt pas de même des déterminations de l'entendement, il s'en faut bien qu'elles ne ſoient toutes ce qu'elles devroient être; comme elles ſont relatives aux choſes de dehors, je veux dire à des choſes réelles, à des choſes de fait, il arrive ſouvent qu'elles ne répondent pas à leur archétype. De mille opinions différentes que l'on forme ſur le même ſujet, il ne peut y en avoir qu'une qui ſoit vraie, la difficulté c'eſt de la trouver ; mais quand

un même objet exciteroit mille ſenſations diverſes, elles ſeroient toutes exactement ce qu'il faudroit qu'elles fuſſent: la ſenſation ne repréſente jamais ce qui exiſte réellement dans l'objet; elle ne marque qu'un rapport entre l'objet & nos organes ou nos facultés; & ce rapport a indubitablement lieu, puiſque s'il n'avoit pas lieu la ſenſation n'exiſteroit pas. La beauté n'eſt pas une qualité inhérente dans les choſes; elle n'eſt que dans l'ame qui les contemple; & chaque ame voit une beauté différente; il ſe peut même que ce que l'un trouve beau, l'autre le trouve laid; & à cet égard nous devons tous nous en tenir à notre façon de ſentir, ſans prétendre que les autres ſentent comme nous. Il n'eſt pas plus raiſonnable de chercher la beauté ou la laideur réelle, que de chercher le doux ou l'amer réel: le même objet peut être doux & amer, ſuivant la diſpoſition des organes, & rien n'eſt plus vrai que le proverbe qui dit que l'on ne doit point diſputer des goûts, ce qu'il faut abſolument entendre du goût ſpirituel, auſſi-bien que du corporel: ainſi, une fois au

moins, le ſens commun s'accorde avec la philoſophie ſceptique, avec laquelle il eſt ſi ſouvent en contraſte.

Cependant, quoique cet axiome ait paſſé en proverbe, & ſemble par-là avoir acquis la ſanction du ſens commun; il y a certainement une eſpece de ſens commun qui lui eſt contraire, ou du moins qui le modifie & le reſtraint. Si quelqu'un, pour le génie & pour l'élégance, vouloit égaler Ogilby à Milton, ou Bunyan à Addiſſon, il paſſeroit pour auſſi extravagant que s'il vouloit comparer une taupiniere au Pic de Ténériffe, ou un vivier à l'océan: je ne nie pas qu'il ne puiſſe y avoir des lecteurs qui donnent la préférence aux premiers de ces écrivains; mais leur jugement n'eſt d'aucun poids, & nous n'héſitons pas un moment de le traiter d'abſurde & de ridicule: alors nous oublions tout-à-fait le principe de l'égalité naturelle des goûts; nous n'admettons ce principe que lorſque les objets nous paroiſſent à-peu-près égaux; mais lorſque la diſproportion eſt ſi frappante, nous le regardons comme un paradoxe, ou plutôt comme une abſurdité palpable.

Il eſt évident qu'aucune des loix que l'on obſerve dans la compoſition, n'a pu être découverte en raiſonnant *a priori* : ces loix ne ſont point de ces conſéquences abſtraites que l'entendement tire des rapports éternels & immuables des idées ; leur fondement eſt le même que celui de toutes les ſciences pratiques, l'expérience ; ce ne ſont que des obſervations générales ſur ce qui a plu dans tous les ſiecles, & dans tous les pays. Pluſieurs des beautés de la poéſie, & même de l'éloquence, empruntent leur éclat de la fiction, de l'hyperbole, de la métaphore, de phraſes détournées de leur ſignification naturelle : gardez-vous bien de réprimer ces ſaillies de l'imagination, en réduiſant chaque terme à la vérité & à l'exactitude qui regnent dans les livres des géometres ; ce ſeroit pécher contre les premiers préceptes de l'art critique, ces ſortes d'ouvrages ſont univerſellement ſifflés comme mauſſades & inſipides. Mais quoique la poéſie ne puiſſe s'aſſujettir à la vérité rigoureuſe, elle a pourtant ſes regles, que le génie découvre, ou que l'obſervation enſeigne : ſi

des écrivains, qui les négligeoient, ont ſu plaire, ce n'eſt pas à cauſe de leur négligence; c'eſt malgré elle: ils la rachetoient par d'autres beautés, plus conformes aux regles de l'art, & qui donnant un plaiſir ſupérieur au dégoût que les défauts pouvoient faire naître, les effaçoient pour ainſi dire, & les faiſoient évanouir. Si l'Arioſte nous charme, ce n'eſt ni par ſes fables monſtrueuſes, & deſtituées de toute vraiſemblance, ni par le mélange bizarre du ſtyle ſérieux avec le ſtyle comique, ni par ſes contes découſus, & par ſes perpétuelles interruptions; c'eſt par la force & par la clarté du ſtyle, par la variété des images, par la peinture naturelle des paſſions, ſur-tout des paſſions gaies & de celle de l'amour: ſi les fautes où il tombe nous gâtent un peu le plaiſir de cette lecture, elles ne ſauroient le détruire. Mais dût ce plaiſir réſulter des parties de ſon poëme que nous jugeons défectueuſes; cela ne feroit pas une objection contre la critique en général, mais ſeulement contre ces regles particulieres, qui nous feroient regarder comme vicieux ce qui ne l'eſt pas: ſi ces endroits nous

plaiſent, ils ne ſauroient être vicieux, ils ne le ſeroient pas même en ſuppoſant que la ſatisfaction qu'ils nous donnent fût tout-à-fait inattendue, & que l'on fût hors d'état de dire pourquoi ils plaiſent.

Si je dis que toutes les regles générales ſont fondées dans l'expérience, & dans les obſervations qui ont été faites ſur les ſentimens communs aux hommes, & affectées à la nature humaine; ce n'eſt pas qu'il faille s'imaginer que le ſentiment de tous les hommes doive, dans tous les cas, s'accorder avec les regles. Ces ſortes d'émotions de l'eſprit ſont d'une nature bien ſubtile & bien délicate; pour les faire naître & agir avec facilité, avec préciſion, & d'une maniere conforme aux principes généraux, il faut un concours de pluſieurs circonſtances favorables; le moindre obſtacle au dehors, le moindre déſordre au-dedans, dérange ces petits reſſorts, & trouble le mouvement de la machine entiere. Si nous voulions faire une expérience de ce genre; ſi nous voulions, dis-je, éprouver, dans un cas particulier, le pouvoir qu'auroit ſur nous la beauté ou la

laideur, il faudroit avoir grand ſoin de choiſir le tems & le lieu propre, & de monter l'imagination ſur un ton convenable: la parfaite ſérénité d'eſprit, le recueillement, l'attention; ſi un ſeul de ces points nous manque, l'expérience eſt trompeuſe, & nous ne portons que de faux jugemens ſur la beauté univerſelle; au moins la relation que la nature a établie entre la forme des objets & le ſentiment, devient plus obſcure, &, pour être diſcernée, demande une diſcuſſion plus exacte: ſi nous en obſervons encore l'influence, ce n'eſt pas que chaque beau trait produiſe en nous un effet diſtinctement marqué; nous ſommes alors entraînés par l'admiration générale & conſtante, accordées à ces ouvrages, que nous voyons ſurvivre aux caprices de la mode, & triompher de tous les efforts de l'ignorance & de l'envie.

Le même Homere qui charma, il y a deux mille ans, Athenes & Rome, eſt encore admiré à Londres & à Paris; les changemens de climat, de gouvernement, de religion & de langage, n'ont pu ternir ſa

gloire. La cabale ou le préjugé peuvent, pendant un tems, mettre en vogue un mauvais poëte, ou un mauvais orateur; mais ſa réputation ne ſera ni univerſelle ni durable; l'œil critique de la poſtérité, ou même de ſes contemporains qui ſont d'une autre nation, éclairera ſes ouvrages; auſſi-tôt l'enchantement ſe diſſipe, ſes défauts paroiſſent dans tout leur jour. Les productions du vrai génie ont un ſort tout oppoſé: plus elles durent, plus elles ſont répandues, plus auſſi elles ſont ſincérement admirées. L'envie & la jalouſie dominent dans les cercles étroits; la familiarité même dans laquelle nous vivons avec un auteur, peut diminuer l'eſtime que nous devons à ſes ouvrages; mais ces obſtacles n'ont pas plutôt diſparu, que les beautés dont ces ouvrages brillent, beautés faites pour donner un plaiſir immédiat, reprennent leur aſcendant ſur tous les eſprits; & le maintiennent dans tous les ſiecles.

Il paroît donc, que malgré toutes les variations & tous les caprices du goût, il y a des principes certains d'approbation & de blâme, dont

dont un eſprit curieux & attentif peut ſuivre les opérations. Certaines formes, certaines qualités ſont faites pour plaire ou pour déplaire, en vertu de leur nature & de ce qui les conſtitue: s'il arrive qu'elles manquent leur effet, cela ne vient que de l'imperfection de l'organe qui en reçoit l'impreſſion: un homme qui a la fievre, ne prétendra pas que pour juger des ſaveurs on s'en rapporte à ſon palais; celui qui a la jauniſſe ne s'arrogera point de décider des couleurs. Il y a, pour toutes les créatures, un état de ſanté, & un état malade, & la regle du goût ne regarde que le premier. Le conſentement unanime des hommes, dont les organes ſont en bon état, nous fournit l'idée de la beauté parfaite & univerſelle: c'eſt ainſi que nous nommons la vraie couleur, ou la couleur réelle d'un objet, celle qu'une vue bien conſtituée apperçoit dans cet objet expoſé au grand jour: quoique nous n'ignorions pas que les couleurs ne ſont que des apparences & des phénomenes ſenſibles.

Les organes intérieurs ſont ſujets à bien des défauts, qui détournent, ou du

moins qui affoibliſſent l'influence de ces principes généraux dont dépendent les ſentimens du beau & du difforme. S'il y a des objets qui, en vertu de la conſtitution de notre eſprit, ſont deſtinés à nous affecter agréablement; ce n'eſt pas à dire que chaque individu en ſera affecté de cette maniere : il y a des ſituations dans leſquelles ces objets renvoient une fauſſe lueur, ou bien ne portent pas dans l'imagination l'impreſſion qu'ils devroient y porter.

Ce qui empêche bien des perſonnes d'avoir le vrai ſentiment du beau, c'eſt qu'il leur manque cette délicateſſe, qui ſeule peut nous rendre ſenſibles aux plus ſubtiles émotions. Cette délicateſſe, tout le monde prétend l'avoir; chacun en parle, chacun voudroit ériger ſon goût particulier en regle du goût; mais comme dans cette Diſſertation nous nous ſommes propoſé de nous ſervir de lumieres de l'entendement pour éclaircir des matieres qui regardent le goût, il ſera néceſſaire de chercher une définition plus exacte de la délicateſſe, qu'on n'en a donné juſqu'ici. Pour ne pas puiſer dans des ſour-

ces trop profondes, nous aurons recours à un événement très-connu, tiré des aventures de Don-Quichotte.

Ce n'eſt pas à tort, dit Sancho à l'écuyer au grand nez, que je prétends me connoître en vin; ce talent eſt héréditaire dans ma famille. Un jour deux de mes parens furent requis de dire leur ſentiment ſur une barrique de vin: ce vin, étant vieux & d'une bonne année, devoit être exquis. Le premier le goûte, le conſidere, & après mûre réflexion prononce que le vin eſt très-bon, à cela près qu'il lui trouve un petit goût de cuir. Le ſecond, après avoir uſé des mêmes précautions, décide auſſi en faveur du vin, à la réſerve d'un goût de fer, qui lui eſt très-ſenſible. Vous ne croiriez jamais combien on ſe moqua d'eux; mais qui fut le dernier à rire: la barrique étant vuidée, on trouve au fond une vieille clef, attachée à une courroie (1).

(1) *Quoique cet exemple explique merveilleuſement la théorie de notre auteur; je crains que bien des lecteurs ne le trouvent trop bas & trop ignoble pour entrer dans une traitation*

Si l'on réfléchit ſur la grande reſſemblance qu'il y a entre le goût ſpirituel & le goût corporel, il ſera facile de faire l'application de ce conte. Quoiqu'il ſoit certain que le beau & le laid n'exiſtent pas davantage dans les objets que le doux & l'amer; & que toutes ces qualités n'ont également leur exiſtence que dans le ſentiment interne ou externe; il faut pourtant qu'il y ait dans les objets des choſes propres à produire tel ou tel ſentiment; or, comme ces choſes peuvent s'y trouver en petite quantité, ou bien être mêlées, ou comme délayées les unes dans les autres, il arrive ſouvent que des ingrédiens auſſi ſubtils ne frappent point le ſentiment, & que l'on n'eſt point affecté de chaque goût particulier, mêlé & confondu avec le goût total. Lorſqu'un homme a les organes d'une fineſſe à qui rien n'échappe,

*ſérieuſe, & que l'on ne reproche à M. Hume d'avoir péché contre la regle du goût dans l'endroit même où il veut l'établir. On ne fera pas le même reproche à M. de la Motte, qui l'a mis en fable : il eſt-là fort à ſa place : c'eſt le propre de la fable de cacher les vérités les plus importantes ſous des images communes & familieres.* R. du T.

& d'une préciſion qui ſaiſit tout ce qui entre dans le compoſé, nous diſons qu'il a le goût délicat, ſoit que nous employions ces termes dans un ſens naturel, ſoit que nous les employions dans un ſens métaphorique. Ici donc les regles générales qui déterminent la beauté ſont d'un grand uſage : ces regles ſe fondent, en partie ſur des modeles, en partie ſur l'obſervation des choſes qui plaiſent ou déplaiſent très-fortement, lorſqu'on les conſidere à part : ſi les mêmes choſes, fondues dans un mélange où elles ſont en moindre quantité, ne cauſent pas un plaiſir ou un déplaiſir ſenſible, nous l'attribuons à un manque de délicateſſe. Fixer ces regles générales, ou ces modeles indiſputables, c'eſt trouver cette clef & cette courroie qui juſtifierent la déciſion des parens de Sancho, & confondirent les prétendus juges qui la condamnoient : quand on n'auroit jamais vuidé la barrique, le goût des premiers eût été également fin, & celui des autres également groſſier ; mais il eût été plus difficile de le prouver aux aſſiſtans. Il en eſt de même de l'art d'écrire : quand cet art ne ſeroit point

connu ; quand on n'auroit ni méthode, ni principes, ni modeles, pour juger des beautés de cette eſpece; cela n'empêcheroit pas qu'il n'y eût des goûts plus ou moins rafinés, & que l'on ne dût préférer les uns aux autres; mais comment réduire au ſilence un critique ignorant, réſolu de ne point démordre de ſon avis, & de ne jamais céder? il faut pour cela pouvoir produire un principe qu'il n'oſe conteſter : il faut éclaircir ce principe par des exemples, où de ſon propre aveu la beauté eſt conforme aux regles : enfin il faut lui montrer que dans le cas dont on veut le faire convenir, les mêmes regles ont lieu, quoiqu'il ne s'en ſoit pas apperçu. De tout cela il conclura qu'il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, & qu'il n'a pas le goût aſſez délicat pour ſentir tout ce qui eſt beau dans un ouvrage, & tout ce qui ne l'eſt pas.

La perfection de nos ſens & de nos facultés conſiſte à ſaiſir juſques aux plus légeres nuances, & à ne rien laiſſer échapper. L'excellence de l'organe du goût ne ſe meſure pas par la force des ſaveurs qu'il peut ſupporter, mais par cette ſenſibilité qui diſtingue juſ-

qu'aux ingrédiens les plus minces, qui ſépare, pour ainſi dire, les parties les plus déliées du tout où elles ſont en confuſion : c'eſt ainſi que la perception vive de la beauté & de la difformité fait la perfection du goût ſpirituel : l'homme de goût eſt mécontent de lui-même, tant qu'il ſoupçonne qu'il peut reſter dans un ouvrage, quelque beauté ou quelque défaut auquel il n'ait pas pris garde : en intéreſſant la perfection de ſon ſentiment, cela intéreſſe ſa perfection perſonnelle, & ces deux intérêts n'en font qu'un. Un palais trop friand fait ſouvent notre ſupplice, & celui de nos amis ; au-lieu qu'un goût délicat en fait d'eſprit ou de beauté, eſt toujours un bien, une qualité deſirable, la ſource des plaiſirs les plus exquis & les plus innocens dont nous puiſſions jouir : tout le monde en convient, par-tout où la délicateſſe du goût eſt reconnue, elle emporte tous les ſuffrages ; & pour la faire reconnoître il n'y a pas de plus ſûr moyen que d'en appeller à ces modeles & à ces principes qui ſont conſacrés par l'approbation univerſelle de tous les peuples & de tous les tems.

La nature a extrêmement différencié les degrés de délicateſſe qu'elle a mis dans les eſprits ; mais quelle que ſoit cette différence, il eſt certain que dans chaque art, dans chaque genre du beau, ce talent ſe perfectionne par l'uſage, par l'étude & par la contemplation aſſidue des modeles. Lorſqu'un objet ſe préſente pour la premiere fois à l'œil ou à l'imagination, il n'excite qu'un ſentiment obſcur & confus ; & l'eſprit n'eſt gueres capable de juger de ſes mérites ou de ſes défauts : il n'en apperçoit pas encore les diverſes beautés, encore moins diſtingue-t-il le caractere propre, la qualité & le degré de chacune d'entre elles, il ſait tout au plus que l'enſemble eſt beau ou difforme ; & ce jugement même, il ne le porte qu'en doutant & en héſitant, parce qu'il craint d'être la dupe de ſon peu d'expérience. Laiſſez-lui le tems d'en acquérir : ſon goût ſe rafinera : non-ſeulement il connoîtra les beautés & les défauts des parties ; mais il indiquera les marques caractériſtiques de chaque qualité, & ſaura l'apprécier à ſa juſte valeur : chaque objet excitera en lui un ſentiment clair & déve-

loppé ; il diſcernera juſqu'au genre & au degré de plaiſir ou de déplaiſir que chaque partie eſt propre à produire. Dès-lors le brouillard, qui ſembloit lui voiler les objets, ſe diſſipe, ſes organes jouent avec plus d'aiſance & de perfection, il décide du prix des choſes ſans craindre de ſe tromper : en un mot, cette adreſſe, cette dextérité que l'exercice donne à l'ouvrier, il la donne encore à celui qui juge de l'ouvrage.

Telle eſt la prérogative de la routine, qu'on ne ſauroit juger d'un écrit qui eſt de quelque importance ſans l'avoir lu plus d'une fois, ſans l'avoir enviſagé ſous différens points de vue, & ſans y avoir mûrement réfléchi. Une premiere lecture ne ſe fait jamais de ſens raſſis, on ſe précipite, on ne fait que voltiger ſur les idées, on ne voit pas ce qui eſt véritablement beau, on ne ſaiſit pas les proportions & le rapport des parties, on ne remarque pas le caractere du ſtyle, les perfections & les défauts, enveloppés d'une eſpece de nuage, ſe préſentent d'une maniere peu diſtincte à l'imagination : pour ne pas dire qu'il y a des beautés ſuperficielles, de pe-

tites fleurs qui plaiſent d'abord, mais qui n'étant faites pour exprimer ni des raiſonnemens ni des paſſions, nous paroiſſent bientôt fades & inſipides, ne nous inſpirent plus que du dégoût & du dédain, ou du moins dont nous mettons la valeur à un rabais conſidérable.

On ne ſauroit s'exercer long-tems dans la contemplation des belles choſes, ſans être obligé de faire des comparaiſons entre les divers genres & les différens degrés de beauté, & ſans faire l'eſtimation de leur valeur reſpective. Celui qui n'a jamais fait ces ſortes de comparaiſons, n'eſt point qualifié pour juger; ce n'eſt qu'en comparant les objets qu'on apprend quel cas on en doit faire, & quel degré d'eſtime on doit leur accorder. L'enſeigne la plus mal barbouillée a un certain éclat & une certaine juſteſſe d'imitation, qui ſont des beautés, & qui paroîtroient admirables à un payſan ou à un ſauvage: le vaudeville le plus trivial a du naturel & de l'harmonie; il n'y a que les perſonnes accoutumées à des poéſies plus belles qui en trouvent la cadence dure, &

l'expreſſion dépourvue de ſentiment. Ce qui eſt moins beau juſqu'à un certain point, paroît déſagréable, & par conſéquent laid à ceux qui ſe ſont familiariſés avec les grands modeles ; & d'un autre côté, l'objet le plus parfait que nous connoiſſions, nous ſemble avoir atteint le ſommet de la perfection, & mériter les plus grands éloges. Pour être en état d'apprécier un ouvrage, & de lui aſſigner ſon rang parmi les fruits du génie, il faut avoir lu, examiné, peſé les productions du même genre, qui ont été admirées dans différens tems & chez différentes nations.

Pour réuſſir encore mieux dans cette entrepriſe, il faut que l'eſprit, vuide de préjugés & de toute vue étrangere, ne s'attache qu'à l'examen du ſujet qui lui eſt propoſé. Tout ouvrage de l'art, pour produire ſon effet, demande un point de vue, une ſituation où il faut être, ou qu'il faut ſe donner, ſi l'on veut le goûter comme il faut. L'orateur qui néglige d'avoir égard au génie, aux intérêts, aux opinions, aux paſſions & aux préjugés qui regnent dans ſon auditoire, ſe flatte en vain de perſuader, & d'enflammer

les paſſions : ſi ſes auditeurs ont des préventions contre lui, quelques déraiſonnables qu'elles puiſſent être ; il doit, avant d'entamer ſon ſujet, tâcher de les en faire revenir, en captivant leur affection, & en s'inſinuant dans leur bienveillance. Un critique qui, dans d'autres tems, ou dans d'autres pays, fait l'examen du diſcours de cet orateur, doit avoir toutes ces circonſtances devant les yeux, il ſe doit placer dans les mêmes conjonctures ; ſon jugement n'eſt ſolide qu'autant qu'il a pris ces précautions. Un auteur met ſon ouvrage au jour : je dois me détacher de toute liaiſon particuliere que je puis avoir avec lui : qu'il ſoit mon ami, mon ennemi ; ou qu'il me ſoit ce qu'il voudra, je ne dois me conſidérer qu'en tant qu'homme en général, ſans me ſouvenir que je ſuis un tel ou un tel homme.

Ceux que le préjugé gouverne ne ſe plient pas à cette condition ; vous les voyez fermes & obſtinés dans leur façon de penſer ; ils ne prendront jamais le tour d'eſprit que la ſituation exige : s'ils jugent d'un écrit compoſé dans des tems paſſés, ou pour d'autres na-

tions, ils ne tiendront aucun compte des opinions & des uſages : pleins des mœurs de leur ſiecle, ils condamneront péremptoirement des choſes qui ont été reçues avec les plus grands applaudiſſemens de ceux pour qui elles étoient deſtinées : s'ils jugent d'un écrit moderne, l'ami ou l'ennemi, le rival, le commentateur, l'homme intéreſſé, en un mot, perce toujours à travers leurs déciſions. Par ce moyen on parvient à ſe gâter le goût : les mêmes beautés & les mêmes défauts, ne font plus les impreſſions qu'ils auroient faites, ſi l'on avoit ſu plier ſon imagination, & s'oublier, pour un moment, ſoi-même. On peut donc dire qu'ici le goût s'écarte de la regle, & que par conſéquent, il n'eſt d'aucun poids.

On ſait que dans toutes les queſtions qui ſont du reſſort de l'entendement le préjugé nous égare, & pervertit les opérations des facultés intellectuelles ; il n'eſt pas moins funeſte au bon goût, il corrompt la faculté de ſentir le beau ; dans l'un & l'autre cas le bon ſens doit le corriger, & en prévenir l'influence ; & à cet égard, auſſi-bien qu'à d'au-

tres, la raiſon, ſi elle n'eſt pas une partie eſſentielle du goût, eſt au moins requiſe pour en diriger les opérations. Dans tous les ouvrages où le génie brille il y a un rapport, une convenance de parties, & ſi l'on n'a pas aſſez d'étendue d'eſprit pour embraſſer toutes ces parties, pour les comparer, & pour appercevoir la conſiſtance & l'uniformité du tout; on eſt hors d'état d'en connoître les beautés & les vices. Ce n'eſt pas aſſez. Les productions de l'art ont chacune leur but, une fin où elles tendent; elles ſont plus ou moins parfaites, à meſure qu'elles ſont mieux ou moins bien ajuſtées à cette fin: l'éloquence doit perſuader, l'hiſtoire doit inſtruire, la poéſie doit plaire par les images qu'elle préſente, & par les paſſions qu'elle fait naître; ces fins, il ne faut jamais les perdre de vue, en liſant les écrits des orateurs, des hiſtoriens ou des poëtes; & il faut voir s'ils ont employé les moyens convenables pour y arriver. Enfin il n'y a point d'ouvrage qui ne ſoit une chaîne de proportions & de raiſonnemens; je n'excepte pas même ceux des poëtes: à la vérité, ce ne ſont pas

toujours des raiſonnemens bien juſtes & bien précis ; mais c'en ſont au moins de plauſibles & de ſpécieux, & le coloris, dont l'imagination les couvre, n'empêche pas qu'on les reconnoiſſe. Les perſonnages qui paroiſſent dans les tragédies & dans les poëmes épiques, raiſonnent, penſent, concluent, agiſſent conformément à leur caractere, & à leur ſituation. Pour réuſſir dans une tâche auſſi délicate, il ne ſuffit pas que le poëte ait du goût & de l'invention ; il faut du jugement. D'ailleurs, quelles ſont les facultés dont la perfection perfectionne l'entendement ? ce ſont la netteté de la conception, la juſteſſe du diſcernement, la vivacité de l'eſprit ; mais ces mêmes facultés ſont les compagnes inſéparables du goût, qui ſans elles ne ſauroit ſubſiſter. Il eſt rare, ou plutôt il eſt inoui qu'un homme ſenſé ne puiſſe juger de la beauté des arts dont il a la routine ; & il n'eſt pas moins rare que l'on ait du goût ſans avoir du bon ſens.

Ainſi, quoique les principes du goût ſoient univerſels, & ſi non tout-à-fait, au moins à-peu-près les mêmes chez tous les

hommes, il n'y en a pourtant qu'un petit nombre qui ſoient capables d'apprécier les productions des arts, & dont le ſentiment puiſſe paſſer pour la regle du beau. Les organes intérieurs n'ont que très-rarement aſſez de perfection pour donner pleine carriere aux principes généraux, & pour exciter des ſenſations conformes à ces principes : tantôt ils ſont aſſujettis à un vice radical, tantôt à un déſordre accidentel ; d'où il ne peut réſulter que de fauſſes ſenſations. Si le critique n'a point de délicateſſe dans l'eſprit, il juge ſans diſcernement ; n'étant affecté que des qualités groſſieres & palpables, les touches fines lui échappent : s'il n'a point d'exercice, ſes déciſions ſont confuſes & mêlées de doutes : s'il ne ſait point comparer, il admire les beautés les plus frivoles, ou plutôt il prend pour beauté ce qui eſt défaut : ſi le préjugé le domine, il n'a plus de ſentiment naturel : s'il manque de bon ſens, il ne voit pas la beauté du deſſein, cette beauté raiſonnée qui eſt la principale. Il y a peu de perſonnes exemptes de toutes ces imperfections ; & voilà pourquoi, dans les ſiecles même

même les plus polis, les vrais connoiſſeurs ſont ſi rares. Un ſentiment vif & délicat, joint à l'exercice, perfectionné par l'habitude de comparer, libre de tout préjugé, ces qualités, dis-je, réunies conſtituent le vrai juge; & la déciſion unanime de ces ſortes de juges, par-tout où on la rencontre, forme ce que nous appellons la regle du beau, ou le principe du goût.

Mais où trouver de pareils juges? à quelle marque les reconnoître, comment les diſtinguer des prétendans à faux titres? Queſtions embarraſſantes, & qui ſemblent nous replonger dans la même incertitude, dont le but de cette Diſſertation étoit de nous délivrer.

Cependant, à bien prendre la choſe, ces queſtions ne regardent pas le ſentiment lui-même, mais un fait. On peut diſputer ſi tel ou tel homme a du bon ſens, de la délicateſſe, de l'imagination, l'eſprit vuide de préjugés; mais tout le monde tombe d'accord que ce ſont-là des qualités eſtimables, & que ceux qui les poſſedent méritent de la conſidération. Dans les cas douteux il n'y a

donc autre choſe à faire que ce que l'on fait dans les queſtions qui ſont du reſſort de l'entendement : il faut produire les meilleurs argumens qu'on puiſſe trouver : il faut s'en rapporter à des faits, à des réalités, comme à une regle ſûre & déciſive ; & il faut avoir de l'indulgence pour ceux qui font de cette regle un uſage différent. Il nous ſuffit, pour le préſent, d'avoir prouvé que tous les goûts ne ſont pas de la même bonté, & qu'en général il y a des hommes plus favoriſés, à cet égard, de la nature que d'autres, & dont le goût doit être univerſellement reconnu pour meilleur ; quoique peut-être il ſoit difficile d'indiquer ces hommes en particulier.

Mais en effet cette difficulté n'eſt pas ſi grande qu'elle le paroît. Lorſque l'on s'en tient à la ſpéculation, on croit communément qu'il y a un *criterium* pour les ſciences, tandis qu'il n'y en a point pour les matières qui relevent du ſentiment : en vient-on à l'application ? c'eſt tout le contraire, on a bien plus de peine à trouver des regles ſûres pour les doctrines ſcientifiques que

pour les choſes de goût. Les théories abſtraites des philoſophes, les ſyſtêmes de la profonde théologie n'ont qu'un tems, leur regne ſubſiſte pendant un certain période; le période ſuivant le détruit: on en découvre les abſurdités; d'autres théories & d'autres ſyſtêmes en prennent la place, & paſſent à leur tour; l'expérience prouve que rien n'eſt plus ſujet au haſard, & aux révolutions de la mode, que ces prétendues déciſions ſcientifiques. Il en eſt tout autrement des beautés de l'éloquence & de la poéſie. Les ouvrages où la nature & les paſſions ſont bien peintes, prennent, en peu de tems, un aſcendant univerſel ſur les eſprits, & le conſervent pour toujours. Tandis qu'Ariſtote, Platon, Epicure, Deſcartes regnent tour-à-tour, Térence & Virgile ſont le charme de tous les ſiecles, & perſonne ne leur diſpute cet honneur: la philoſophie de Cicéron n'eſt plus en vogue; nous admirons encore ſon éloquence.

Quelque rares que ſoient les perſonnes qui ont le goût délicat, on les diſtingue aiſément dans la ſociété aux jugemens ſolides

qui ſortent de leur bouche, & à la ſupériorité qu'on leur remarque : ils prennent bientôt l'aſcendant ſur les autres hommes : le ton vif & animé, avec lequel ils s'expriment, donne une vogue générale aux ouvrages de génie qu'ils approuvent. Il y a bien des gens qui par eux-mêmes n'ont qu'un ſentiment foible, vague & incertain ; & qui cependant ſont capables de goûter les belles choſes lorſque l'on leur fait connoître, & qu'on les met ſur les voies. Un homme s'eſt-il mis en état d'admirer un excellent poëme, ou une belle piece d'éloquence ? il communique ſon admiration ; & chaque converſion qu'il fait en produit de nouvelles. Le préjugé peut, pour un tems, offuſquer le vrai génie ; mais on ne voit pourtant jamais les ſuffrages réunis en faveur du faux génie ; & le préjugé même doit à la fin céder à la force du ſentiment que la belle nature excite. Une nation civiliſée peut ſe méprendre dans le choix du philoſophe qu'elle met au premier rang ; mais elle ne ſe trompera pas long-tems ſur le poëte, tragique ou épique, à qui cet honneur appartient.

Cependant quelques efforts que nous faſſions pour fixer la regle du goût, & pour y ramener les diverſes opinions des hommes; il reſte toujours deux ſources de variété, qui à la vérité ne vont pas juſqu'à faire confondre les limites du beau & du laid, mais qui pourtant font naître de la différence dans les degrés d'approbation & de blâme: la premiere conſiſte dans l'humeur, qui n'eſt pas la même chez tous les hommes; la ſeconde, dans les mœurs & dans les opinions particuliérement affectées à chaque tems, & à chaque nation.

Les principes généraux du goût, que la nature a gravés dans les eſprits, ſont uniformes: par-tout où les jugemens varient, on découvre quelque défaut, ou quelque corruption des facultés naturelles, provenant, ſoit du préjugé, ſoit de l'inexpérience, ſoit d'un manque de délicateſſe; & l'on trouve toujours de bonnes raiſons d'approuver le goût des uns, & de condamner celui des autres. Il n'en eſt pas de même lorſque la diverſité provient, ſoit d'une conſtitution interne, ſoit d'une ſituation externe, qui ne

peuvent paſſer pour des fautes de part ni d'autre, & qui par conſéquent ne nous permettent pas de préférer une opinion à l'autre. En ce cas, dis-je, la contrariété des ſentimens eſt inévitable, & c'eſt en vain que nous cherchons une regle pour la concilier.

Les images tendres, les peintures de l'amour font impreſſion ſur un jeune homme qui a les paſſions vives ; un homme plus avancé en âge ſe plaira aux livres des ſages & des philoſophes, qui enſeignent à régler les mœurs, & à ſubjuguer les paſſions : à vingt ans Ovide ſera notre auteur favori, Horace à quarante, & peut-être Tacite à cinquante. Vainement tâcherions-nous de dépouiller nos propres penchans pour revêtir ceux d'autrui : nous choiſiſſons notre auteur comme nous choiſiſſons nos amis, c'eſt-à-dire que la conformité d'humeur & de diſpoſition décide de notre choix : ſoit que nous ayions l'eſprit enjoué ou atrabilaire, ſoit que le ſentiment ou la réflexion domine en nous ; nous nous affectionnons toujours à l'écrivain qui nous reſſemble davantage.

Celui-ci aime le ſublime, celui-là le paſ-

ſionné, un troiſieme le plaiſant : l'un ſenſible aux moindres fautes, veut de l'exactitude par-tout ; l'autre, plus touché du beau, pardonne vingt abſurdités en faveur d'un trait élevé, ou pathétique : il y en a dont l'oreille demande de la briéveté & de la force ; d'autres préferent les expreſſions riches & harmonieuſes ; un tel affecte la ſimplicité ; un tel recherche l'élégance. La comédie, la tragédie, la ſatyre, l'ode, chacun de ces genres a ſes partiſans, qui le mettent au-deſſus de tous les autres : un critique qui n'approuveroit qu'un ſeul de ces genres, & condamneroit tout le reſte, ſeroit manifeſtement dans l'erreur ; cependant il n'eſt gueres poſſible de ne pas ſentir de la prédilection pour ce qui s'accorde avec notre tour d'eſprit particulier : ce ſont-là de ces préférences innocentes, dont nous ne ſaurions nous diſpenſer, & qui entre des hommes raiſonnables ne ſauroient fournir matiere à diſpute, parce qu'il n'y a point de regle pour en décider.

C'eſt pour cette raiſon qu'une repréſentation nous plaît d'autant plus que les caracteres reſſemblent davantage à ceux que nous

voyons de nos jours, & dans notre pays. Il faut des efforts pour ſe faire à la ſimplicité des anciennes mœurs, pour voir des princeſſes puiſer de l'eau dans la fontaine, & les rois & les héros s'apprêter eux-mêmes leur manger. Nous conviendrons en général que ces ſortes de deſcriptions ne ſont pas des défauts dont l'auteur ſoit reſponſable, & qu'elles ne défigurent point l'ouvrage; mais l'ouvrage fera pourtant moins d'impreſſion ſur nous. Voilà encore pourquoi il eſt ſi difficile de tranſporter les comédies d'un ſiecle, ou d'une nation dans l'autre. Dans l'*Andrienne* de Térence, & dans la *Clitie* de Machiavel, la beauté ſur qui roule toute l'action, inviſible pour le ſpectateur, demeure, pendant toute la piece, cachée derriere les couliſſes: cela eſt conforme à la réſerve des anciens Grecs & des Italiens modernes; mais en France & en Angleterre cela ne ſera jamais goûté: un ſavant qui refléchit peut ſe rendre raiſon de ces ſingularités; mais le commun des ſpectateurs ne ſauroit ſe ſéparer de ſes idées & de ſes habitudes, au point de ſe plaire à un ſpectacle qui peint des idées & des habitudes ſi différentes.

Ici s'offre une réflexion qui pourra être utile pour éclaircir la fameuſe diſpute ſur les anciens & les modernes. Lorſqu'une abſurdité apparente s'offre dans l'écrit d'un ancien, les partiſans de l'antiquité prétendent qu'il faut avoir égard aux mœurs du ſiecle où il a vécu; leurs adverſaires n'admettent point cette excuſe, ou du moins ne veulent la recevoir que comme l'apologie de l'auteur, & non comme l'apologie de l'ouvrage. Mon ſentiment eſt que les limites de la controverſe n'ont jamais été trop bien réglées entre les deux partis. Lorſqu'on nous préſente une ſingularité de mœurs qui n'a rien que d'innocent, comme ſont les exemples que nous avons raportés tantôt, nous aurions tort aſſurément d'y trouver à redire; & ce ne ſeroit que par un faux rafinement que l'on pourroit s'en choquer. Si l'on vouloit ne rien donner aux révolutions continuelles qui ſe font dans les mœurs & dans les uſages, ne rien admettre qui ne ſoit ſelon nos modes; les monumens des poëtes, *ces monumens plus durables que l'airain*, tomberoient bientôt en pouſſiere, comme de la mauvaiſe argile. Fau-

dra-t-il donc jeter les portraits de nos ancêtres, à cauſe des fraiſes & des vertugadins dont nous les voyons ornés? Il en eſt tout autrement lorſqu'il s'agit d'idées qui regardent la morale, ou la décence, & que ces idées different d'un ſiecle à l'autre : par-tout où le vice eſt dépeint ſans qu'on lui attache une marque de blâme ou d'infamie, c'eſt une tache réelle, & qui inconteſtablement défigure un poëme : je ne puis ni ne dois me plaire à de pareils ſentimens : j'excuſerai le poëte ſur les uſages de ſon tems ; mais je ne ſaurois goûter le morceau qui repréſente ces uſages. Les traits d'inhumanité & d'indécence répandus ſi ouvertement dans les caracteres tracés par pluſieurs poëtes de l'antiquité, ſans en excepter Homere & les tragiques Grecs, ces traits, dis-je, diminuent conſidérablement le prix de ces productions d'ailleurs ſi excellentes ; & à cet égard les modernes ont un grand avantage ſur les anciens. Qui s'intéreſſeroit à la fortune & aux ſentimens de héros auſſi féroces ? qui ne ſeroit choqué de voir ainſi confondre le vice avec la vertu ? Quelque indulgence que nous

puiſſions avoir pour les préjugés d'un écrivain, nous ne ſaurions prendre ſur nous d'applaudir à des ſentimens & à des mœurs auſſi répréhenſibles.

Il faut faire ici une grande différence entre les principes de morale & les opinions ſpéculatives : ces dernieres ſont dans un flux perpétuel ; le ſyſtême du pere n'eſt pas celui du fils ; à peine trouveroit-on un homme qui ſoit conſtant & toujours le même à cet égard. Les erreurs de ſpéculation, de quelque nature qu'elles puiſſent être, n'ôtent donc que fort peu de choſe aux mérites d'un bel écrivain ; l'imagination du lecteur s'y fait aiſément, elle ſe plie à toutes ſortes d'opinions, & n'en goûte pas moins les beautés qui y tiennent. Mais il faudroit un effort bien violent pour changer le jugement que nous portons des mœurs, & pour faire tomber l'approbation ou le blâme, la haine ou l'amour ſur d'autres objets que ſur ceux auxquels une longue habitude nous a appris à attacher ces ſentimens. Un homme, intimement pénétré de la rectitude de la morale qui regle ſes déciſions, a raiſon d'en être

jaloux, & de ne jamais trahir, ne fût-ce que pour un inſtant, les mouvemens de ſon cœur, par complaiſance pour un auteur, quel qu'il puiſſe être.

De toutes les erreurs ſpéculatives qui peuvent ſe gliſſer dans les ouvrages de génie, il n'y en a point de plus excuſables que celles qui regardent la religion. Il n'eſt jamais permis de juger de la civilité ou de la ſageſſe d'une nation par la groſſiéreté ou le rafinement des principes de théologie qu'elle profeſſe; le bon ſens qui dirige les hommes dans les affaires de la vie, n'a plus lieu dans les matieres religieuſes, parce que l'on ſuppoſe ces matieres placées hors de la portée de la raiſon. C'eſt pourquoi le critique qui veut ſe faire une juſte idée de la poéſie des anciens, ne doit pas faire attention aux abſurdités du ſyſtême payen; & notre poſtérité doit avoir la même indulgence pour nous. Un article de foi ne peut jamais paſſer pour un défaut dans le poëte; il ne le devient que lorſque, s'emparant du cœur, il le jette dans la bigotterie ou dans la ſuperſtition: ce n'eſt qu'alors qu'il brouille les ſenſations mora-

les, & qu'il renverſe la barriere que la nature a miſe entre le vice & la vertu : en ce cas, dis-je, il devient une tache ineffaçable, condamnée par le principe que nous venons de poſer, & dont on ne ſauroit laver l'auteur en la rejetant ſur les préjugés & les fauſſes opinions de ſon ſiecle.

Il eſt de la nature de la religion catholique-romaine d'inſpirer à ſes ſectateurs une haine violente contre tous les autres cultes, & de repréſenter les payens, les mahométans & les hérétiques, comme autant d'objets de la colere & des vengeances céleſtes. Ces ſentimens, quoique extrêmement condamnables, les zélateurs de cette communion les prennent pour des vertus, & les étalent dans leurs tragédies & dans leurs poëmes épiques, comme une eſpece d'héroïſme religieux : c'eſt cette bigoterie qui a défiguré deux des plus belles pieces du théâtre françois : Athalie & Polieucte. Un zele immodéré pour de certains cultes particuliers y eſt dépeint avec toute la pompe imaginable, & fait le caractere dominant des principaux perſonnages : il n'y a qu'à entendre

l'héroïque Joad apoſtrophant Joſabet, qu'il trouve en converſation avec Mathan, prêtre de Baal.

*Où ſuis-je ? de Baal ne vois-je pas le prêtre ?*
*Quoi, fille de David ! vous parlez à ce traître !*
*Vous ſouffrez qu'il vous parle ! Et vous ne craignez pas*
*Que du fond de l'abîme, entr'ouvert ſous ſes pas,*
*Il ne ſorte à l'inſtant des feux qui vous embraſent :*
*Ou qu'en tombant ſur lui ces murs ne vous écraſent !*
*Que veut-il ! de quel front cet ennemi de Dieu*
*Vient-il infecter l'air qu'on reſpire en ce lieu ?*

De pareilles maximes ſont applaudies au ſpectacle de Paris ; à Londres on aimeroit tout autant entendre Achille dire à Agamemnon qu'il a le front d'un chien & le cœur d'un cerf, ou bien Jupiter menaçant Junon d'une vigoureuſe baſtonnade ſi elle ne veut pas ſe taire.

Les principes religieux ſont encore un défaut dans un ouvrage d'agrément, lorſqu'étant pouſſés juſqu'à la ſuperſtition, on les mêle mal-à-propos à des ſujets qui n'y ont aucun rapport. Ce n'eſt pas même une excuſe pour le poëte que de dire que les mœurs de ſon pays ont ſurchargé la vie humaine de

tant de cérémonies & de pratiques religieuſes, qu'il n'y a aucune condition, aucune ſituation qui en ſoit exempte. La comparaiſon que fait Pétrarque de ſa belle Laure avec Jeſus-Chriſt paſſera toujours pour ridicule ; il n'eſt pas moins ridicule de voir l'aimable libertin Boccace remercier très-ſérieuſement le Tout-Puiſſant & le beau ſexe de lui avoir prêté leur aſſiſtance contre ſes ennemis.

*Fin du quatrieme Volume.*

# TABLE

RÉFLEXIONS SUR LES PASSIONS. *page* 1

DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE. 69

DISSERTATION SUR LA REGLE DU GOUT. 89

Fin de la table.

MVSEVM BRITAN NICVM